UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284424 9

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s9cahiersdelaquinz04pg

BINDING LIST DEC 15 1920

P
Fr Lit
C

QUATRIÈME CAHIER DE LA NEUVIÈME SÉRIE

ÉMILE MOSELLY

le rouet d'ivoire

ENFANCES LORRAINES

156910
1.11.26

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

AP
20
C15
sér. 9
no 4

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Émile Moselly, — *l'aube fraternelle,* l'arrivée, au camp, au fort (IV-2, *jeudi 23 octobre 1902*..... un franc 176

— — *Jean des Brebis* ou le livre de la misère (V-15, *mardi 26 avril 1904,* un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la cinquième série..... 357

— — *les retours,* — les haleurs, le soldat (VII-19, *mardi 24 juillet 1906*..... deux francs

Note du gérant. — *De ce* petit index *il résulte que le* Jean des Brebis ou le livre de la misère *est sensiblement épuisé dans les éditions des* Cahiers; *les quelques exemplaires qui en restent sont incorporés aux quelques collections complètes qui nous restent de la cinquième série et ne sont plus mis en vente que dans ces collections complètes.*

De l'annonce qui suit il résulte que le Jean des Brebis *vient de paraître pour sa deuxième édition chez* Plon-Nourrit et Compagnie éditeurs; *cette édition est désormais en vente à la librairie des cahiers et c'est la seule qui y soit en vente; je me permets de recommander à ceux de nos abonnés nouveaux qui n'auraient pas le cahier de vouloir bien commander le volume à M. André Bourgeois.*

Je saisis avec empressement et avec beaucoup de plaisir cette occasion de remercier personnellement M. Mainguet dont j'ai apprécié, dans la préparation que nous avons faite en commun de cette seconde édition, toute la haute et courtoise bonne confraternité; que le respecté président du Cercle de la librairie veuille bien recevoir ici les remerciements respectueux d'un apprenti.

le gérant,

Charles Péguy

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

ÉMILE MOSELLY. — **Terres Lorraines,** — chez *Plon et Nourrit* ..... trois francs cinquante

— — **La vie Lorraine,** — *à la librairie nationale* deux francs

— — **Jean des Brebis** *ou le livre de la misère,* — chez *Plon et Nourrit* ..... trois francs cinquante

le rouet d'ivoire

ENFANCES LORRAINES

156910
1 11 2

à mon maître de littérature française.

monsieur ÉMILE KRANTZ

« Quand je déposai la pourpre de l'enfance, quand je suspendis ma bulle au cou des Lares familiers, à l'heure où la vie hésite et s'assied aux carrefours, je vins me réfugier vers toi : pour accueillir mes tendres années, tu ouvris la robe de Socrate. »

Ainsi parle le poète Perse au philosophe Cornutus, dans des vers encore tout vibrants d'une émotion que les ans n'ont point refroidie. Et moi aussi, ô mon cher maître, je quittai les Pénates enfumés, et le petit enclos lorrain, où poussaient quelques groseilliers et le buis séculaire, dont mes mains d'enfant arrachaient les brins, au jour sacré des Rameaux. Et je trouvai près de vous la même bienveillance et la même douceur. Aubes délicieuses : jamais plus larges espoirs ne se levèrent à l'horizon. Vous compreniez si bien vos étudiants ! Audaces romantiques, naïfs paradoxes, pastiches maladroits où se révélait l'admiration ingénue des maîtres, vous accueilliez tout avec sympathie. Nul plus que vous, dans l'Université, ne sut être un éducateur incomparable. Votre bonté ne connaissait pas l'ironie, car vous saviez bien qu'il est des sensibilités adolescentes, qui se brisèrent, comme un pur cristal, au seul bruit d'un éclat de rire.

A l'heure où une ombre, tombant des cimes inconnues, voile lentement à mes yeux la joie du chemin, et la haie chantante, et le tumulte de la vie, je viens pieusement, ô mon cher maître, vous offrir toute mon enfance.

ÉMILE MOSELLY

le rouet d'ivoire

Le toit sur ma tête s'étend, profond comme la voûte du ciel nocturne : les trous des gouttières resplendissent comme des astres. Sous la charpente dressant ses ais monstrueux, des pans d'ombre croulent, coupés de rais lumineux où dansent des myriades d'atomes.

C'est le grenier, dans la maison de mon grand-père.

Petit Parisien, transporté soudainement d'une chambre claire sur les quais, dans la maison lorraine qui enferme dans ses *racoins* des profondeurs ténébreuses, je marche avec ravissement à la découverte du monde.

J'avance à tâtons, si petit, dans l'immensité des terres inconnues.

Jamais matelot d'Ulysse, abordant au pays des Cimmériens, où tourbillonnent dans la brume les âmes avides de sang, ne ressentit plus de terreur. Les gerbes d'avoine et de blé, entassées sur le *trézeau*, découpent dans l'air les silhouettes d'immenses promontoires. Je les tourne avec émotion, le cœur ravi par les grands espaces libres, où s'étale une mer de lumière.

Une *trouble*, un grand filet de pêche, tendu sur une fourche de bois, semble le travail d'une araignée gigantesque.

Mon âme toute neuve s'effare, et goûte, dans ce frisson de terreur, l'enivrement de la vie.

Dans un coin dort une chose oubliée.

le rouet d'ivoire

C'est le rouet de ma grand-mère, vieux rouet d'ivoire et de buis, qu'on a mis au rancart, depuis qu'on ne file plus le chanvre. Sous une couche de poussière transparaissent des incrustations de nacre, des vols d'oiseaux et des guirlandes de roses.

Il entra dans la maison avec le ménage de l'épousée; il fila les heures laborieuses, et maintenant il meurt, de la mort lente des choses.

Pourtant il semble prêt pour quelque tâche; il porte encore le godet de fer blanc où la fileuse trempe son doigt pour amenuiser le fil; et la quenouille, légère comme une hampe de roseau, sous les toiles d'araignée qui la chargent, attend la main de quelque fée.

Mais voici qu'il se prend à revivre.

Ébranlée par mes doigts curieux, la grande roue tourne, entraînant la bobine, qui s'enveloppe d'une vibration d'air lumineux et chantant. Et les poussières voltigent, emportées dans le tourbillon, tandis que la machine fait entendre une chanson monotone comme un chevrotement d'aïeule.

O rouet du passé, dévide lentement le fil brillant de ma jeunesse!

la cheminée lorraine

Les cheminées lorraines sont l'âme des logis froids, balayés par les vents.

La vie du foyer s'y abrite, la vie précaire qui lutte contre l'hiver. Un Christ de cuivre les surmonte, qu'on ne met jamais à l'encan. Elles sont si hautes qu'un homme tient aisément debout sous leur manteau. La pierre se couvre d'un suintement humide quand le temps va changer.

Cheminées pauvres, dont l'âtre croule, où siffle un feu de bois vert ; cheminées riches, qui étalent des chapelets de jambons et de saucisses.

Toute mon enfance a tenu sous la cheminée lorraine.

Dehors, il fait froid. Des bruits mystérieux ébranlent la maison, sortant des murs épais comme des murs de forteresse. On dit que les bœufs du voisin font ce vacarme, en soulevant la crèche avec leurs cornes ; mais j'aime mieux rêver de brigands, de prisonniers, d'aventures, tandis que les chocs étranges semblent vibrer au cœur de la maison.

J'ai peur.

Au milieu de l'ombre qui grouille dans les coins, la cheminée projette sur le plancher un rond de clarté dansante. Éclairées par la réverbération, deux figures surgissent, étrangement précises dans la grisaille des souvenirs.

Le grand-père et la grand-mère.

Deux vieux aux figures ratatinées, aux gestes lents, aux paroles sentencieuses. Grand-mère tricote : les aiguilles vont et viennent, entre ses doigts. Parfois elle s'interrompt, pose son ouvrage sur ses genoux, et me coule un regard par dessus ses lunettes. Elle parle du temps passé, de son village, des *rondioli*. Et le *coupion*, la lampe lorraine, pendue à la cheminée par une crémaillère de fer, jette sur la scène une lueur qui tremble.

Attirante est la vie de la flamme, avec ses cavernes d'or s'ouvrant dans les braises, ses palais bizarres envolés subitement. Les moindres bruits sont prophétiques : une bûche éclate, comme un pétard; une fusée de feu jaillit dans un sifflement prolongé; et la vieille grand-mère lève le doigt et dit tout bas : « Écoutez donc le feu, nous aurons bientôt des nouvelles. »

Première révélation du mystère qui bat de ses vagues la vie humaine.

Dans l'âtre reposent des objets familiers : le cramail où l'on pend la marmite du cochon, la taque de fonte historiée, le soufflet, un vieux canon de fusil. Grand-père y sifflote des airs, promenant ses doigts sur le tube comme sur une clarinette. Les ustensiles parlent un langage rassurant, évoquent le repos, la soupe chaude, devant le coquemar de terre brune qui ronronne, le ventre enfoui dans la cendre.

L'enfant comprend les voix des choses : il discerne dans leur inertie des volontés sommeillantes. Les meubles sont les génies tutélaires de la maison. La grande armoire bruit doucement, exhalant le souffle des coings et des pommes *crapies*, qui mûrissent sur les rayons. L'horloge aussi vit étrangement, tandis que le disque de son balancier passe et repasse devant la fenêtre

ronde. Elle parle, elle radote, elle chante comme un bon ouvrier qui fait sa tâche, éparpillant la poussière du temps sur les chaises de bois et sur la maie où l'on pétrit le pain.

Mais grand-père se penche vers moi.

Bonne face de vigneron lorrain, dont les lèvres, rasées soigneusement, dessinent le modelé de leur bonté souriante : sa chemise de toile est gaufrée de plis à l'ancienne mode. Il fume sa pipe à petits coups, et passant sa main sur ma tête, murmure entre ses dents :

« Fins cheveux, fin esprit. »

Il se baisse, prend un charbon, et le pose sur sa pipe. Il recommence le jeu, savourant ma stupeur comme une chose rare. Pauvre main de vieux, usée, calleuse, racornie, j'éprouve en y songeant un serrement de cœur!

Les cheminées lorraines sont l'âme des logis froids, balayés par les vents. Toute une vie y tient, depuis la naissance jusqu'à la mort. Heureux celui qui abrite ses rêves d'adolescent, ses songeries de vieillard sous le même manteau de pierre brune! O mes enfants, puisque nos vies sont des lueurs d'un instant au sein de l'ombre infinie, serrez-vous contre moi pour écouter les récits du vieux temps, sous la cheminée lorraine.

première désillusion

Quand l'automne ramène son cortège de bises hurlantes, quand les *châtnettes* des toits fouettent le pavé de leurs trombes, quand des souffles froids rôdent dans la maison, comme si les bêtes de la nuit collaient

leur museau au bas des portes et reniflaient avidement, alors un chant, frileux et triste, se lève au fond de l'âtre.

Grand-père se penche, promène ses mains dans la flamme, les frotte avec satisfaction, puis il échafaude les *ételles* de hêtre qu'il prend dans la *charpagne*.

Soudain il lève le doigt et dit mystérieusement : « Écoute le cri-cri ! »

Oh ! la musique de songe ! L'âtre s'emplit de ce grelot métallique, qui verse une sorte d'assoupissement sur les ustensiles familiers, le cramail noir de suie, le coquemar qui ronronne, le sphinx du chenet enfoui dans la cendre. La clameur géante de la rafale saisit ce bruissement, l'emporte, l'anéantit. Mais le frisson sonore repart, inlassable, monotone, comme un murmure de vie obstinée, tandis que la pluie d'argent s'éparpille dans le crépitement des bûches, et la splendeur rouge de la flamme.

Ce bruit, qu'accompagne la chanson du rouet, semble traduire la vie des maîtres, leur chevrotement de vieux, le dur travail de la terre.

Durant le jour, le cri-cri se tait.

Je cherchais souvent à le surprendre, m'avançant dans les profondeurs du placard ouvert derrière la taque, où l'on mettait sécher les sabots et les bamboches, quand on avait couru, sous la pluie, dans les friches. Le bruit crissait sous mes mains tâtonnantes, se dérobait soudain, repartait d'un bond, comme une sauterelle détendant ses pattes, dans les seigles.

Alors ma jeune imagination vagabondant évoquait un animal chimérique ; il avait les ailes frémissantes et bleuâtres de la libellule, les antennes soyeuses, les yeux

d'émail noir des sphinx, qui palpitent autour des gueules de loup et des hémérocalles!

Mais grand-père dit un soir :

« Décidément, le cri-cri chante trop fort; on ne s'entend plus : nous allons l'échauder, pour voir. »

On versa sur la taque l'eau bouillante du coquemar. Le cri-cri se tut. La taque levée, on aperçut un grouillement de bestioles noires au ventre mou, mortes, flottant tristement sur l'eau, parmi les poussières de la cendre.

Premier avertissement donné par la vie!

Avec une ironie hautaine, elle semble livrer son secret à l'enfant, simplement, du premier coup...

Marche, petit, poursuis ta dure destinée d'homme. Que les musiques du chemin fassent naître en toi des visions de fleurs plus larges, de soleils plus éclatants, toujours elle se chargera de te mater d'une poigne vigoureuse; elle prendra tes joies pour les meurtrir, tes rêves pour les rapetisser, et ouvrant sa main contenant des cadavres de bestioles, elle te dira toujours : « Voilà l'idéal que tu chantais. »

fantasmagorie

Le jour décroît lentement. Dans le ciel, les toits s'assoupissent. C'est l'heure où les souliers ferrés des garçons sonnent sur les planches du grenier, quand ils glissent le foin dans le râtelier des vaches.

Seule la trémie d'un van, secouée au fond d'une grange, sème dans le silence son tic tac menu.

Une vague terreur palpite dans le soir. Les escabeaux, les chaises de bois massif, la máie où l'on pétrit le pain

sont accroupis comme des animaux fantastiques. Des choses grouillent étrangement dans les coins ténébreux, animées par la lueur dansante du foyer. La silhouette connue de la grand-mère, penchée sur la marmite, goûtant la soupe et prenant une pincée de sel dans le saloir, n'arrive pas à dissiper cette impression d'épouvante.

C'est l'heure où l'on allume les lanternes. Alors les ombres s'éveillent sur les grands espaces blancs des murs. Les unes dessinent des nez grotesques dans des visages sans yeux, des mâchoires monstrueuses dont on entend presque le claquement; elles surgissent de la paroi par une sorte de prodige, grandissent soudain, montent jusqu'au plafond. D'autres, impalpables, effleurent à peine la blancheur du mur de leur frôlement; elles jouent, se pourchassent, se recouvrent, comme deux papillons voltigeant sur les luzernes chaudes.

Un garçon atteignit sur la cheminée la lanterne d'écurie, et l'alluma.

Alors j'étendis les bras, ayant au cœur un éblouissement. J'agitai des mains tremblantes devant la clarté, ravi par la vue de cet astre descendu du ciel, ce soir-là. Derrière la vitre de corne, la petite flamme rayonnait, et nos gens riaient de ma stupéfaction, tandis que le garçon, prolongeant le jeu, à deux pouces de mon nez balançait la lanterne.

— Mon Dieu, que cet enfant est bête! dit grand-mère.

— Faudra lui en acheter une demain, répondit grand-père.

J'eus la lanterne toute neuve, avec ses petites vitres de corne et son anneau de fer-blanc: et, bien qu'elle ne fût pas allumée, je la regardais avec adoration.

Premiers hommes, que la terreur soulevait de vos lits

de feuilles, la lumière du jour s'éteignant; qui erriez dans la nuit, poussiez des cris de terreur, sentant sur votre échine le souffle des grands fauves, j'éprouve quelque chose de vos terreurs ancestrales.

Ainsi la vie d'un enfant recommence la vie des hommes.

un grand voyage

Grand-père a dit : « Petit, viens tirer du vin à la cave. »

La porte franchie, nous sommes dans la région d'épouvante. Les ténèbres retombent lourdement; l'air même semble épais, hostile, recélant dans ses profondeurs des dangers embusqués. De toutes les forces de ma petite main, je me cramponne à la grosse main calleuse, dont le rude contact fait passer en moi une sorte de confiance.

Les choses qu'on entrevoit dans cette obscurité sont bien faites pour inspirer un redoublement de terreur.

Le mystère hante l'écurie qui précède la cave. Parfois un fétu de paille luit dans la litière comme un brin d'or, et s'allume d'une lueur inexplicable. Dans la nuit dansent des flammes verdâtres, aux clartés diaboliques, les yeux des chats que notre passage a dérangés dans leur chasse aux souris. Des chaînes sonnent contre le rebord des mangeoires, et des souffles courent sur nos mains, sur nos faces, des souffles chauds, vivants, qui semblent flairer avidement : ce sont les vaches repues, qui, les pattes repliées, et leurs pis lourds s'étalant sur la paille, ruminent paisiblement devant leurs crèches.

« Attention, il y a trois marches », dit la voix joyeuse, très haut, au-dessus de ma tête.

Et nous descendons dans la cave.

Un rai de lumière tremblant filtre par la lucarne, étrangement coloré en vert par les framboisiers, dont les pousses masquent l'ouverture. Cela coule sur les murs, transparent comme un reflet d'eau, et, quand les feuilles tremblent, toute cette clarté se meut, s'anime, prend une vie mystérieuse.

Je suis stupéfait par le travail qui s'accomplit là, dans cette demi-obscurité.

Filandières infatigables, les araignées emplissent la cave de leur agitation silencieuse. Partout des toiles poussiéreuses pendent aux solives du plafond, comme les écheveaux de filasse qu'on voit accrochés dans la maison de Colin Michelot, le vieux tisserand. L'air est plein de leur glissement agile : les unes se laissent tomber, s'arrêtent, et dansent au bout d'un fil qu'on ne voit pas ; d'autres, immobiles au centre de leurs toiles, les pattes étendues, semblent projeter autour d'elles le merveilleux rayonnement de leurs fils, dont le réseau ténu s'irise, s'argente, et tremble doucement, quand un moucheron passe.

Et ce travail, effrayant dans tout ce silence, devient plus effrayant encore, quand je vois de près une des ouvrières, avec ses doigts crochus, ses yeux noirs, les points blancs semés sous son ventre hideux.

Mais grand-père ne s'attarde pas à ces amusements.

La cruche de terre bleue remplie, il parcourt la rangée des futailles.

Elles s'alignent de front sur les madriers, massives, puissantes, hautes comme des tours. Les douves de

chêne ou de châtaignier portent des traits de craie, qu'on y a tracés jadis, pour marquer le nombre des charges.

Grand-père est triste.

Il s'approche des foudres, et, prenant un maillet, frappe leurs membrures puissantes. Des grondements roulent en longs échos dans le ventre des futailles vides.

Il dit, avec un hochement de tête :

« J'ai vu tout ça rempli, moi qui vous parle. »

Puis il ajoute, ironique :

« Maintenant, ça ne servira plus qu'à loger des pommes de terre. »

Il reste là, les mains pendantes, et son regard rêveur suit le mirage évanoui des récoltes fabuleuses, les pressoirs craquants, le vin giclant des tendelins, les tue-chien de vendange qui assemblaient autour de la table l'armée des porteurs, des tâcherons, des coupeuses de raisin, buvant le vin à même les brocs.

L'âge d'or des vignerons qui ne reviendra plus!

Il parle, et j'ai retenu jusqu'au dernier mot de sa lamentation :

« Dur métier que le nôtre ! On fait la misère. Les vieux sont bien heureux, car ils ne traîneront pas la galère pendant des années, comme les jeunes.

« Y a autant dire plus de saisons ! On voit la neige sur les javelles d'avoine au commencement de septembre.

« Tous les ans, la gelée noire : travaille, esquinte-toi, mon pauvre homme !

« Les gens de journée vous tuent avec leurs exigences; faut leur servir de la viande, la goutte, du café. Dans mon jeune temps, un bêcheur se payait douze sous, et on lui donnait du fromage avec des échalotes.

« On faisait beaucoup de vin, qui ne se vendait pas cher, mais on avait le plaisir de récolter.

« Aujourd'hui le monde devient méchant et orgueilleux. Celui qui a quatre sous se les met sur le dos. Personne ne veut plus travailler la terre. »

Il continue, entrecoupant sa rêvasserie de longues pauses.

Émouvante contradiction ! L'espérance a poussé des racines profondes au cœur du vieux vigneron, comme dans les ceps de verdunois qu'il provigne. Le voilà qui prépare les broches enveloppées de linges, la mèche à soufrer les tonneaux, les feuilles sèches du güya, le roseau des étangs, qui sert à calfater les joints des douves...

Il travaille, ragaillardi par la pensée d'une bonne récolte.

Puis on sort dans le petit jardin.

Le porc grogne dans son réduit. Rangées sur des perches, le long des murs, les mottes de marc sèchent au soleil, les mottes qui servent à couvrir les feux dormants de la veillée.

Oh la douceur du jour coulant sur les buis roussâtres, sur les groseilliers nains, sur les plants de cinéraires ! Oh la joie du grand ciel où filent en tous sens des vols aigus d'hirondelles !

récit de guerre

La saison du bêchage revient ; les jours s'allongent ; la porte reste entr'ouverte sur le crépuscule bleu, où traînent des meuglements de vaches.

La cloche sonne l'Angélus. La vieille Babette s'en va à la prière du soir, trottinant menu, si menu que son pas soulève à peine l'ourlet de sa robe. Elle tient son missel sur son ventre ; la pointe de son fichu blanc tombe entre ses omoplates pointues. Elle se coule le long des murs, sournoise, silencieuse, les yeux baissés, comme pour porter à Dieu une âme blanche, toute neuve.

Avec la chaleur enfin revenue, un vague bien-être envahit la maison, et les murs suintant l'humidité hivernale.

Les vignerons descendent la rue, guêtres de coutil, portant au genou la serpette enchâssée dans un anneau de bois. Et les hottes où sonnent les pots de fer-blanc et les cruchons de grès, balancées à leurs épaules, amplifient le rythme cahoté de leur marche. Leurs *quás*, les hoyaux à deux dents qui servent à bêcher, polis par le frottement des terres, jettent une lueur d'acier.

Grand-père passe ses mains devant la flamme : sa paume saigne, une broche taillée en biseau lui a fait cette éraflure.

Cette saison ramène chaque année la même angoisse :

« Pensez-vous qu'on aura la guerre ? »

Les vieux s'attristent, tendant au feu leurs mains gercées par le hâle de mars, et deviennent soudain pensifs :

« Pensez-vous qu'on aura la guerre ? »

Piétinée par les invasions, martelée tant de fois par la botte du vainqueur, la terre lorraine tressaille au moindre bruit. Un long frémissement d'inquiétude court dans ces nuits sonores de printemps : on croit entendre au loin des piétinements d'armée et des galops de chevaux : chaque pli du terrain est aux écoutes !

Tant de terre remuée n'inspire pas confiance. Partout des forts, des casemates, des batteries. Le silence des bois se dissipe, déchiré de coups de clairons, martelé par les ronflements de la peau d'âne, quand les tambours de la redoute vont à l'école.

Voici ce que raconte le grand-père :

« Les Prussiens arrivaient. On les avait vus du côté de Velaine. Nos gens, pris de peur, chassèrent les vaches dans les bois, et se réfugièrent dans les trous de Saint-Reine.

« Moi, je dus rester au village, pour garder mon père, un vieux, tombé en enfance, qu'avait vu les cosaques. Je l'avais surpris un jour dans la bougerie, en train d'affiler sa serpe, pour couper la gorge aux Prussiens.

« L'ancien mourut de saisissement, à la vue des premiers uhlans.

« Peu à peu les gens revinrent et s'enhardirent. Rien n'était changé. Seulement des bandes de Saxons et de Poméraniens étaient campés dans les granges.

« Ils faisaient la soupe dans la marmite du cochon, et mangeaient du pain noir.

« — *Bon schnaps*, qu'y disaient, en buvant notre eau-de-vie.

« Y laissaient sur leur passage une odeur de cuir et de bête sauvage. Les nouvelles de nos désastres arrivaient, et nous avions le cœur gros.

« — *Franzose capout*, qu'y disaient avec de gros rires.

« Nous logions une compagnie, mais y nous laissaient tranquilles, rapport au feldwebel, comme qui dirait un sergent, qui restait chez nous, et qui matait ses hommes.

« Je l'vois encore; y s'appelait Fritz, un homme bien corporé, moustachu, aux joues rouges. On buvait la goutte ensemble, des fois, car on ne peut pas toujours se regarder comme des chiens de faïence.

« Le siège de Paris terminé, tu étais revenu, toi, petiot, avec ta mère. L'occupation du territoire continuait :

« — *Komme,* disait le sergent, en te tendant les bras, et tu lui riais, ayant déjà beaucoup de connaissance pour ton âge.

« Et quand tu serrais les poings, dans tes colères, il disait encore en plaisantant :

« — *Petit Parisien, très méchant, toujours la Révolution.*

« Le Prussien disait ça, en pensant à la Commune, qui mettait Paris sens dessus dessous à ce moment-là.

« Pour finir, y t'emportait dans le jardin. Ça nous intriguait, la grand-mère et moi, et un jour nous l'avons suivi, à pas de loups.

« Comment imaginer pareille chose ?

« Le Prussien, te tenant toujours dans ses bras, se promenait dans l'allée du fond, et y pleurait, cet homme, y pleurait les larmes de son corps, comme ça, tout seul, s'en donnant à cœur joie.

« Et comme nous le regardions, consternés :

« — *Moi,* dit-il, *cinq petits comme ça, cinq !*

« Et sa main se baissant vers le sol, remontait, traçant dans l'air des échelons pour montrer le niveau différent des petites têtes.

« Nous l'avions en pitié, c't homme ! »

Grand-père s'est tu : dans les braises des sarments, des traînées de feu courent légères, comme des chenilles

lumineuses, et j'écoute ce récit, suivant d'un œil amusé les longs rubans de feu qu'on trace dans l'air, en agitant une brindille enflammée.

le sac de sorbes

Grand-père braconne à ses moments perdus.

Au mur est accroché un vieux fusil à piston, dont le canon, mangé de rouille, est tout pareil au *soufliot,* déposé dans la cheminée. Le chien, les garnitures, la plaque de crosse, font un bruit de ferraille ; mais il porte juste et loin. Quand grand-père l'ajuste au creux de son épaule, et coule sur le canon son regard aiguisé par les heures passées à l'affût, la balle coupe en deux la haute-grive, qui chante au bout d'une branche.

Il sait encore tendre des lacets faits d'un crin de cheval. Parfois, quand il rentre à la tombée de la nuit, un rire contenu plisse sa bouche : sans mot dire, il entr'ouvre les plis de sa blouse, et jette sur la table un grand lièvre roux, qu'il tient par les oreilles. La bête allonge ses pattes raidies, un caillot de sang collé au bout du museau.

Grand-mère dit chaque fois :

— Vous n'êtes pas raisonnable. Y nous arrivera des histoires.

Mais elle pèle des oignons, tout de même, l'air satisfait.

Grand-père m'emmène avec lui dans de longues randonnées, à travers champs. L'horizon recule : comme le monde est grand ! Chemin faisant, il m'apprend les choses rustiques, mettant dans cet enseignement une

sorte de gravité, répétant la leçon que d'autres vieux lui ont apprise.

Il me montre à marcher dans les terres labourées ; de signes imperceptibles il tire une indication pour la connaissance du temps ; il ramasse une coquille d'escargot, et dit : « L'hiver sera long », montrant l'épaisseur de la cloison qui mure le logis de l'animal.

Autres fois, mi-sérieux, mi-plaisant, il raconte des histoires extraordinaires : il parle des loups qui ont les côtes en long, et vont droit devant eux, toujours tout droit, sans jamais pouvoir plier l'échine ; et, quand nous nous étendons à midi, au creux d'un sillon, les yeux caressés par la houle infinie des trèfles, quand mes paupières s'appesantissent sous l'accablement de la lumière, j'entends comme en rêve sa voix, qui parle du *chin bianc*, du chien qui se couche sur la poitrine des petits garçons endormis dans les champs, et les plonge dans une invincible somnolence.

Il dit ces *fiaues*, l'air convaincu, s'amusant de ma crédulité.

Précieux héritage du passé, ces récits sont le trésor des générations de paysans qui ont bêché la vigne et labouré la terre. Au penchant de l'âge, les vieux n'ont d'autre mission que d'entretenir chez les enfants la croyance au merveilleux, comme la parure la plus rayonnante de l'humanité.

Nous entrons dans le bois : grand-père se penche et épie des traces de bêtes.

Oh ! la joie du matin nacré trouant les hêtres de clartés mouvantes ! Le soleil rit dans la rosée ; le chemin disparaît sous des graminées, embrumées d'une poussière tremblante ; un creux d'eau, large comme la main,

s'ouvrant dans une ornière, enferme un large pan de ciel, où passent des vols d'oiseaux, où s'agitent doucement les feuilles de tremble. Du fond des taillis, baignés d'un jour verdâtre, sortent des odeurs de fraise, des souffles vivifiants qui courent sur mes tempes et les rafraîchissent.

Autour de moi, comme une mer, le chuchotement inquiet des feuilles.

Un geai s'envole, secouant le silence de son jacassement.

— Jacques! Jacques! crie mon grand-père.

— Jacques! Jacques! répond le geai.

Mais on n'est pas là pour s'amuser. Grand-père me conduit par des sentes jusqu'à l'endroit où ses lacets sont posés. D'autres fois, il s'agit de cueillir les sorbes, les fruits rouges qui mûrissent dans l'épaisseur des feuillages. Il me fait grimper sur l'arbre; nous remplissons nos bissacs. Solidement établi sur la branche, je porte mon regard sur le moutonnement des cimes, à perte de vue, sur toute l'étendue des combes, où monte au loin la fumée bleue d'un feu de charbonnier.

Et une joie s'empare de moi, orgueilleuse et puissante, la joie du Jacques qui crie et secoue ses ailes dans la lumière.

Grand-père se réjouit à l'idée de jouer un bon tour au grand Milet, son ennemi, le garde forestier! Il le voit à l'avance, les yeux fureteurs, cherchant dans les feuilles les sorbes rouges, les bonnes sorbes qu'il s'était réservées, et qu'un autre lui aura cueillies sous le nez.

Notre récolte terminée, le sac plein est enfoui sous la blouse de grand-père.

Alerte...

Quelqu'un vient.

Justement, le garde débouche d'une tranchée, le nez au vent, comme un bon chien de chasse. Il est grand, rougeaud, avec des mèches de cheveux blancs ébouriffés autour de son képi. La plaque de cuivre, insigne de la loi, luit sur sa blouse de toile bleue. Ses jambes maigres, guêtrées de coutil, se détendent nerveusement « comme des pattes de cerf », dit mon grand-père. Il marche, environné de terreur, faisant des procès aux vignerons qui coupent des macheuils dans les taillis pour faire des bretelles de tendelins, forçant les vieilles qui ramassent du bois mort à dénouer la hart de leurs fagots !

Les deux hommes s'abordent, polis, cérémonieux :

— Quoi qu'on fait de bon chez vous ? demande le garde.

— Pas grand chose, dit grand-père. Des bricoles ! Les pommes de terre n'ont pas donné, et y en a beaucoup de pourries. On aura bien du mal à nourrir les cochons, cet hiver.

Grand-père parle, parle, tandis que l'autre tourne autour de lui, palpant des yeux le gonflement suspect de la blouse. Mais il n'ose allonger la main, dans la crainte du vieux qu'on respecte dans le pays, et dont les colères sont terribles.

On se quitte, après des propos interminables. Quand la silhouette a disparu dans les profondeurs de la tranchée, grand-père se redresse, tout fier, l'œil luisant. Il rit tout seul, en pensant à l'autre qui se morfond maintenant, l'oreille basse, sous le sorbier dépouillé.

Il crie : « Jacques ! Jacques ! » comme le geai. Sa voix sonne, éclatante sur le silence des combes forestières.

une histoire de revenants

On cuit les marcs de raisins pour faire l'eau-de-vie.

Grand-père a dit : « Je passerai la nuit, c'est de l'ouvrage bien délicat, qu'y faut mener à la main, comme une mariée. Y aura à surveiller la cuisson du raffin. »

Et j'ai dit à grand-père : « Je te tiendrai compagnie. » Il rit, d'un bon rire de vieux, qui plisse sa face sillonnée de grosses rides, d'un rire qui ouvre largement sa bouche édentée. Il fait semblant d'être délivré d'un poids, content de l'aide inespérée :

« A nous deux, on aura la moitié de mal. »

Le souper terminé, je rejoins grand-père dans la bougerie, au coin du hangar où l'alambic ronronne.

Surmontant le motif de maçonnerie, la tête de cuivre rouge reflète la lueur de la chandelle, dont la mèche champignonne. Une vraie cuisine de sorcier. Des vapeurs montent jusqu'au toit, exhalant l'odeur de marc fermenté, et le serpentin déroule bizarrement ses anneaux de métal dans le tonneau empli d'eau bouillante. Au bout d'un tuyau de chanvre l'eau-de-vie perle en gouttes cristallines.

Par moments, grand-père ouvre la porte du foyer, et jette une bûche de hêtre dans la fournaise.

Nous suivons des yeux le tremblotement de la flamme qui danse sur les cendres grises, comme un papillon.

Grand-père monte sur l'alambic, et, saisissant une pince à trois dents, une sorte de tenaille gigantesque, il enlève les marcs distillés, recharge la machine, debout dans les nuées, pareil à un dieu. Son front ruisselle, et sa voix, sortant du nuage, dit ces mots :

« Petiot, y ne fait pas froid ici tout de même. »

Il m'envoie chercher des mottes de marc, pour couvrir le feu, au fond du jardin.

L'air même semble gelé. Les maisons accroupies sous les chapes blanches de leurs toits, les grands sapins chargés de neige, les jardins et les chènevières, tout a pris la rigidité cassante du cristal. Dans le ciel vide roule une lune éclatante, magique, la lune qui affole les loups et les fait galoper dans la campagne.

Je cours avec ma charge de mottes, l'échine vibrante de frissons, n'osant regarder derrière moi, pourchassé par mon ombre qui gesticule.

Puis, le foyer garni, nous nous asseyons côte à côte au coin de l'alambic, sur le petit banc de pierre ; la chaleur du massif de maçonnerie pénètre nos membres peu à peu, et, la joue appuyée sur l'épaule du vieux, sentant le contact de son tricot de laine brune, une joie me monte au cœur, une joie qui vient de l'abri tiède, de la tendresse du grand-père, des émotions dont cette nuit est secouée.

Alors, pour lutter contre la somnolence qui nous envahit, il me raconte une histoire effrayante, qui s'est passée dans une bougerie où l'on cuisait le marc de raisin.

« Le Tisse, que tu n'as pas connu, aimait bien la goutte. Il en buvait une chopine, le matin, en râclant

des échalas, une chopine le soir, quand il avait rangé ses bêtes. Ses mains tremblaient, ses yeux pleuraient, et si la Babette, sa femme, lui faisait des reproches, il emplissait son verre et le vidait d'un trait, avec un air de défi.

« On lui aurait mis une mèche de chanvre dans la bouche, que ça aurait flambé comme un brûlot.

« Il répétait :

« — Femme, pour boire la goutte, je reviendrais de cent pieds sous la terre. »

« Un jour, la Babette le trouva mort au fond de la grange, une bouteille d'eau-de-vie à demi entamée à côté de lui.

« On l'enterra et on n'y pensa plus.

« Elle avait bien du mal, la pauvre Babette, avec ses vignes, ses prés, ses chènevières, et pas d'homme pour les travailler. Vint une fameuse année où on récolta tant de raisin, qu'on ne savait où le rentrer. Babette prit des gens de journée. Au pressurage, tout marcha bien. Mais quand il fallut cuire les marcs, Babette se désolait, car c'est de l'ouvrage trop difficultueux pour une femme. Elle essaya de les vendre, mais on ne lui offrait pas un bon prix, parce qu'on voulait profiter de son embarras.

« Tant et tant que son voisin, le Fan, lui dit :

« — Vous désolez pas, Babette, je mettrai la cuite en route, et vous ferez le reste, à vous seule. »

« Le feu ronflait, la goutte tombait du serpentin, et la Babette, par une nuit d'hiver comme celle-ci, blottie contre les pierres chaudes, jetait de temps en temps une bûche dans le fourneau.

« Elle s'endormit à la longue, n'ayant pas l'habitude.

Alors, la flamme baissa, la goutte ne pleura plus au bout du chalumeau. Encore un peu, et toute la cuite était perdue...

« Un petit bruit la réveilla à demi, elle ouvrit un œil, et ce qu'elle vit la rejeta, prête à crier, au creux des pierres.

« Le Tisse était revenu! Le bougre avait senti dans la tombe l'odeur de la goutte, et il travaillait, il travaillait ferme, pour remettre les choses en bon état.

« Il se baissait, soufflant par la portière du fourneau; ses yeux étaient rouges comme des braises. La flamme éclairait ses jambes sèches comme des ételles, qui sonnaient en s'entrechoquant. Des cheveux verts étaient collés sur sa tête. En sautant le mur du cimetière, il avait accroché un brin de lierre qui pendait derrière lui. Et quand il traversa la cour pour aller chercher du bois dans le hangar, la vieille vit les étoiles qui luisaient à travers sa chemise, mince comme une toile d'araignée.

« La Babette demanda doucement :

« — Tisse, que fais-tu ? »

« Il répondit d'une voix terrible :

« — Tu vois, je fais ton ouvrage! »

« Elle n'osa pas insister, car le vieux la menait tambour battant, quand il était du monde...

« Par moments, il prenait l'*épreuvette* pour mesurer le degré de la goutte. Tout marchait bien; il frottait ses mains, qui faisaient un bruit d'os — et il buvait des lampées de goutte chaude, en poussant des soupirs à fendre l'âme.

« Au petit jour, il partit, et la Babette, qui se frottait les yeux, aurait cru qu'elle avait rêvé, si elle n'avait

pas vu le baril de goutte, et le grand brin de lierre qui traînait sur le sol... »

Le récit effrayant fait pénétrer dans mes moelles un frisson aigu, comme une lame d'acier.

Des bruits sonnent étrangement au cœur de la nuit, des bruits qui viennent de très loin, portés sur la nappe éclatante des neiges. Une branche chargée de verglas se casse et tombe avec fracas. J'écarquille mes yeux lourds de sommeil : il me semble que je vais voir, moi aussi, des apparitions, surgissant du fond de l'Invisible. Un rai de lune blanc glissant sur le mur paraît se mouvoir tout à coup, et fuir, comme une bête surprise.

Mais non : grand-père se lève, et les nocturnes fantômes s'évanouissent.

« Éclaire-moi, petiot. »

Je tiens la chandelle haute, pour qu'il voie bien clair. Alors a lieu l'expérience qu'on renouvelle chaque année avec émotion. Un peu d'eau-de-vie est versée sur la tête brûlante de l'alambic, le liquide s'évapore doucement, et grand-père y met le feu.

Une petite flamme bleue danse, comme une âme en peine.

Et grand-père dit, satisfait :

« Le vin sera bon, la goutte sera bonne. »

Puis il me tend le verre, et commande :

« Trempe ta langue comme les chats. »

Il rit de ma grimace.

Et la saveur poivrée descend en moi, chauffe mon ventre, comme si dans la tête de cuivre rouge, dans le serpentin bizarrement enroulé, grand-père distillait du soleil.

nuit de Noël

Le ciel est brillant. Les étoiles luisent avec cet éclat rigoureux qu'elles ont par les nuits de grand froid. Il a neigé tout le jour. Sortant de l'école, les gamins s'allongeaient, les bras en croix, dans cette blancheur, et, se relevant, contemplaient leur empreinte. Les bruits se sont tus, étouffés dans cette épaisseur ouatée, et les fumées montent tout droit dans l'air.

Près de l'âtre, on boit la *lisquette* et le vin cuit.

On nous a parlé, à nous autres enfants, des merveilles de la messe de minuit, de l'autel rayonnant comme un brasier sous des souffles venus de la porte. Mais on nous annonce ironiquement que nous ne verrons pas ces splendeurs, et que la messe sera célébrée pour nous dans la chapelle blanche, au creux des draps. Une somnolence appesantit nos paupières, mais nous luttons, tandis que des carillons éparpillent dans l'air leurs robes bondissantes.

On teille le chanvre, on raconte les *fiaues* de la veillée. Un vieux dit une histoire qui commence ainsi : « Y avait une fois un roi et une reine, qui filaient des étoupes... » Les enfants promènent dans la chambre des croix faites d'un entrelacement de chanvres-nus, frêle construction qu'un choc vient détruire.

Grand-père fabrique un balai de bouleau. Mais grand-mère a ouvert l'armoire aux arabesques de cuivre. Elle se rappelle d'autres noëls bruyants, vivants, tumultueux. Il manque quelque chose à la fête, ce soir-là. Elle fouille les piles de linge amoncelé, les tiroirs. Un souffle

s'exhale du vieux meuble, un souffle mêlé à l'arôme des pommes et des coings rangés sur les rayons.

Mais elle a trouvé! Triomphante, elle apporte un petit livre : c'est un cahier jauni, imprimé avec des têtes de clous, le livre des noëls patois qu'on chantait dans sa jeunesse.

Elle lit et s'esclaffe toute seule. Elle veut chanter, et tâtonne, cherchant les airs. Grand-père, qu'elle appelle à la rescousse, a tout oublié, la musique et les paroles !

Alors ils se regardent tristement. Le cahier reste grand ouvert sur la table, incompris, inutile.

« Un grand fleuve d'oubli enserre le monde », a dit le Sage.

l'eau de Pagney

Grand-mère a mis son chapeau lorrain, la capote de paille à rubans moirés où son visage disparaît dans une ombre souriante. Elle a passé son bras dans l'anse de son panier et, serrant dans son poing le riflard de cotonnade bleue, dont les baleines sont grosses comme le pouce, elle se met en chemin, sans hâte.

Des gens qui la croisent, l'interpellent :

— Vous v'là partie, Marguerite.

Avenante, elle répond :

— Tout de même! J'vas voir nos gens de Pagney.

— Vous aurez du bon temps, Marguerite.

— Que le Seigneur Dieu vous entende.

La route flamboie ; pas un chuchotement ne s'éveille à la cime des peupliers. Parfois, grand-mère s'arrête et

colle à mes lèvres le goulot du cruchon de grès bleu, enveloppé d'un linge humide.

Puis elle me fait des recommandations :

— Faudra être bien honnête, mon p'tiot, ôter votre chapeau en entrant chez le monde, pour que tout chacun voie que vous avez de l'esprit !

On traverse Toul. Des choses me déconcertent par leur nouveauté : les chalands trapus qui trempent dans l'eau du canal le reflet de leur proue vermillonnée, et la locomotive qui souffle, siffle, crache sa vapeur sur les rails luisants, comme un cheval monstrueux aux membres d'acier.

Et voici qu'on a tourné la côte Saint-Michel.

A perte de vue, des collines fuient en ondulations bleuâtres. Un ravissement s'empare de mes yeux, et pour la première fois, je connais l'immensité du monde.

Mais un clocher pointe parmi les arbres.

Grand-mère s'arrête, le temps de souffler un peu, et pose son panier sur la borne.

Pauvre grand-mère ! à la vue du pays familier murmurent en son cœur d'ineffables choses anciennes. Une émotion plisse ses lèvres, plisse le coin de ses yeux, où sont creusées tant de rides, et son trouble est si grand, qu'elle porte sa main à son front, éblouie, et qu'elle tourne sur ses talons, cherchant le panier, qui lui *crève les yeux* sur la borne.

« J'sais pus ce que j'fais : on devient si patraque ! »

Elle s'abîme dans une longue contemplation...

Oh ! les bons arbres arrondissant leurs têtes dans les vergers, et les belles vignes, plantées d'échalas blancs ! Oh ! la fine odeur de mirabelle que le vent nous souffle

au visage. Le village dégringole la pente, cahin-caha, comme si le diable, dont on parle dans les *fiaues*, l'emportant dans sa hotte, l'avait vidée là, d'un seul coup.

Moi, j'aime surtout les ruisseaux !

Ils frétillent le long des sentiers comme des lézards, ils glissent sur des lits d'herbes brillantes, ils éclaboussent les pierres plates qu'on dresse debout pour séparer les pièces de vignes. Et l'ombre est délicieusement rafraîchie de leur clapotement.

Mais grand-mère dompte son émotion, et se remet en route.

Et c'est jusqu'au soir la visite des parents, et les conversations interminables où l'on parle des mariages, des morts, des récoltes qui promettent. « La vigne n'a pas coulé, à sa floraison, mais les pommes de terre embrunissent. » Et grand-mère, ragaillardie par l'odeur du passé qui monte par la fenêtre ouverte, grand-mère parle avec volubilité, comme pour se rattraper, retrouvant sans efforts le patois de son pays. Elle dit « Abi hai, achau, avant achau », toutes ces lourdes syllabes qui font rire grand-père, quand elle les prononce dans notre maison. Et les gens la complimentent :

— Vous avez bonne mémoire, Marguerite.

Elle sourit silencieusement.

Des choses, dans ces logis de vignerons, me donnent l'impression d'être loin, très loin, dans quelque continent mystérieux.

Le jour vertical, tombant des flamandes vitrées sur les toits, baigne les meubles d'une lumière crue, sans une ombre. Avec le soir qui tombe, le clapotement des ruisseaux grandit au fond des vergers.

Et je me rappelle un vieux, assis au fond d'une chambre où les épis de maïs pendaient aux solives du plafond, un vieux aux lèvres rasées, aux joues rondes, vêtu d'une houppelande et d'une culotte à pont, comme les bourgmestres qu'on voit dans l'almanach de Strasbourg.

Quelque arrière-grand-cousin, qui m'expliqua gravement nos liens de parenté.

On apporta une bouteille de vin blanc, respectable sous sa poussière. Les verres tintaient avec des sons flûtés d'harmonica, et le vieux chanta une chanson à boire du temps jadis, d'une voix chevrotante, au timbre fêlé, pareil au tintement des verres de cristal.

— Bois ça, petiot.

J'avalai un grand verre; ma tête tournait. J'en avais bu tant d'autres au cours de la journée!

— C'est notre eau, la bonne eau de Pagney, qui source de la côte!

— Mâtin, elle est bonne.

Il parlait sérieusement. La compagnie s'esclaffait. Je le croyais, comme on croit à cinq ans, de toutes les forces de mon être. Maintenant encore, quand je revois ces ruisseaux lavant les pierres blanches, il me semble que cette eau est une eau merveilleuse.

quelques visiteurs

Grand-père reçoit ses amis du voisinage.

Il les accueille cérémonieusement, avec une politesse qui ne varie pas ses formes, qui fait partie des vieux usages.

Quand il s'attable avec le pêcheur, un vieux perclus de rhumatismes à force d'avoir travaillé dans l'eau, il ne manquerait pas de choquer son verre et de dire « à votre santé » chaque fois qu'il boit. L'autre fait de même, et s'il oubliait cette habitude, ils ne seraient pas contents, car s'ils aiment le bon vin, ils s'aiment encore mieux.

D'autres fois se présentent les membres du conseil de fabrique, car grand-père est marguillier de la paroisse. Pénétrés de l'importance de leurs fonctions, ils discutent gravement les affaires de poids, comme la location des bancs à l'église ou l'achat du pain bénit, que la confrérie des vignerons offre le jour de la Saint-Vincent. Et grand-père, chaussant son nez de lunettes, prend un porte-plume, qui pèse terriblement à ses gros doigts, et il écrit, ayant devant lui un encrier de faïence décoré de fleurs bleues, que j'ai conservé. Les craquelures en sont semées d'une poussière émouvante de souvenirs.

Mais parmi tous les autres, c'est Fanfan qui reçoit le meilleur accueil.

Un homme riche, ce Fanfan, dont la maison crépie à la chaux avec sa large grange, est la plus belle de tout le pays. Il a le teint rouge, avec de gros yeux à fleur de tête, et il rit à tout propos, d'un rire qui sonne comme le hennissement d'un cheval. Il parle fort, tape du poing sur la table, braille à tue-tête les propos les plus ordinaires, sur la pluie et le beau temps. Et quand un malin lui décoche une plaisanterie, il a toujours, comme on dit, « la pièce pour boucher le trou ».

Il marche dans le vacarme que sa joie de vivre soulève autour de lui.

On aime surtout entendre son approbation, son oui

qu'il prononce « iau », en patois, et qui sous cette forme claironne comme un chant de coq.

Avez-vous vu un coq lorrain sur son fumier ? Chez nous ils chantent plus clair que dans les autres pays du monde. Il se dresse sur ses ergots, hérisse les plumes de son cou, et battant des ailes, pousse un cocorico plus éclatant que sa crête.

Pareillement sonne le « iau » de Fanfan.

— Fanfan, nous allons boire un verre de vin gris ?

— Iau, mon homme.

— Fanfan, le cochon est bon à tuer ?

— Iau.

C'est que Fanfan est un homme heureux, et son bonheur, comme c'est naturel chez les enfants et chez les simples, se manifeste par du bruit. Personne ne le contredit, car il est important d'avoir derrière soi, pour étayer ses affirmations, du vin plein ses foudres et des sacs de blé plein sa grange.

Il vient ordinairement trouver grand-père à la fin de l'hiver, quand on a un moment de répit avant les gros ouvrages. Alors une gaîté emplit la maison lorraine, une gaîté qui vient du soleil éclaboussant les vitres, recommençant sa promenade le long des murs. On a tué le cochon : la bête suspendue à une échelle montre son ventre béant d'une large estafilade ; un filet de sang coule de son groin et forme sur le plancher une petite flaque qu'un chat lèche, à coup de langue précautionneux.

Les deux compères causent devant le feu, où, sur les charbons, rôtit une tranche de « grillade ».

Je me mêle à leur conversation, cherchant à me ménager les bonnes grâces de Fanfan.

Car Fanfan a une grande fille, qu'on appelle Louise, et avec qui j'ai formé le projet de me marier. Il y a bien quelque obstacle venant de la différence de nos âges, car elle a vingt ans et j'en ai six au plus; mais la volonté d'un enfant ne s'embarrasse pas pour si peu. Louise me donne des dragées, quand elle a été marraine, et posant sur mes mains ses écheveaux de fil, les dévide gentiment, en m'adressant un beau sourire. Si jeune, j'ai déjà la vague intuition que les caresses ont plus de prix quand c'est une main de femme qui flatte délicatement vos joues; et quand je lui ai fait part de mon projet, elle a paru l'accepter.

Pourtant, j'ai un rival dans la personne d'un grand garçon, Théophile, revenu du service. Mais je n'éprouve aucune jalousie ; ils causent tous deux sur le banc, quand la nuit tombe, comme c'est l'habitude du pays, et j'assiste à des brouilles, à des scènes de larmes, à des réconciliations, que je ne comprends guère, ayant pourtant l'intuition qu'il est des passions plus hautes dans la vie, des intérêts plus puissants que de jouer à la paumette.

Aussi Fanfan écarquille les yeux, quand je lui fais part de mon intention bien arrêtée d'épouser sa fille :

— Mais elle est promise au Théophile.

Et comme il me voit déconcerté, son rire sonne, impétueux :

— Console-toi, je te taillerai une autre femme, une plus belle, avec ma serpe.

Depuis ce temps, je regarde avec curiosité les troncs énormes des fayards amoncelés devant la maison du menuisier, me demandant de quel bois sera tirée ma future femme.

l'hôte muet

Un soir, la porte resta entr'ouverte.

Un visiteur mystérieux entra dans la maison. Il ne fit pas de bruit, son pied ne heurta pas le seuil, son ombre ne glissa pas parmi les ombres qui jouaient diaphanes sur les murs. Personne ne vit la couronne de verveine qui ceignait son front. Pourtant, il entra, hôte royal et muet. Il n'eut qu'à lever la main et tous les trésors de bonheur s'anéantirent, et la maison s'écroula, comme si le feu calcinant ses murs avait abattu la charpente du toit dans un tourbillon d'étincelles.

Grand-mère mourut, la bonne grand-mère qui tirait des armoires les pommes *crapies* et roulait dans ses mains la pâte dorée des *micherons* quand on chauffait le four.

Il y a une telle surabondance de vie dans une âme d'enfant que ce mot, la mort, n'a pas de sens pour lui. Tout au plus, une vague curiosité s'éveille en lui et la forme rigide qui se dessine sous le drap évoque simplement l'idée du sommeil.

Il faudra des années et des années pour que ce mot prenne sa signification d'épouvante. Non, pas même aux heures enivrées de l'adolescence, l'homme n'aperçoit cette ombre sinistre, tombant des cimes inconnues, qui se déroulera à ses pieds, comme une vague, et noiera, peu à peu, le tumulte bariolé de la vie.

Pourtant la douleur des vivants frappe l'enfant, parce qu'elle est réelle, et qu'elle n'échappe pas à la divination de sa sensibilité délicate.

Grand-père se tenait devant l'âtre, assis à la petite table où il buvait la goutte tous les matins. Pas de protestations, pas un cri de révolte : ces simples natures de paysans, peu démonstratives, ont puisé une force de résignation infinie dans leur lutte contre la terre, contre les intempéries du ciel.

Il avait l'air d'un étranger dans sa maison, et cela était plus triste que tout le reste. Des femmes marchaient dans la chambre, ouvraient les armoires, retournaient les piles de linge. Elles s'impatientaient : grand-père répondait à leurs questions d'une voix lointaine, comme si ces soins ne le regardaient pas, comme s'ils étaient encore le privilège de celle qui était partie.

Dans la chambre voisine, une forme s'allongeait sous le drap, déjà lointaine. Un brin de buis trempait dans un verre d'eau, et les visiteurs, qui veillaient la morte, parlaient bas, marchaient à pas lents, et la maison semblait pleine d'une invisible présence.

Grand-père dit ces simples mots, regardant d'un air tout songeur le bois de la petite table, où les verres ont laissé des empreintes :

— C'est le premier chagrin qu'elle me cause.

Puis il courbe le dos, sous une résignation.

*
* *

Depuis la mort de grand-mère, il est devenu tout drôle : il ne sanglote pas, il ne s'enferme pas dans une chambre. Comme par le passé, il va tailler ses ceps, bêcher la vigne, fauciller son champ d'orge. Seulement le cœur n'y est plus; la façon dont il accomplit ces actes trahit, par sa précision même, une pensée

absente. Il ne sait pas, il serait bien en peine d'expliquer la chose : il dit seulement, quand on le secoue : « C'est plus fort que moi. » Mais quand il voit la table avec la place vide, quand il trouve au jardin une herbe que grand-mère a plantée, il a un hochement de tête, un regard de côté, un silence terriblement significatif.

Des fois, il se trompe : ses idées se brouillent, il parle de sa femme comme si elle était vivante.

Puis il se met à parler de sa fin prochaine, comme d'une chose nécessaire, attendue, et qui le laisse tout à fait indifférent.

Il regarde sa veste de futaine, qu'on a reprisée largement, et il dit :

— Pas la peine ! Je serai usé avant elle.

Les misères de la vie, la pluie d'orage, les nuits de gel ne lui arrachent plus un cri de révolte. Il a accepté tout passivement ; il a changé ; c'est presque avec un accent d'égoïsme qu'il répète :

— Les jeunes se débrouilleront.

Et toujours ce refrain désolé, qui revient comme une obsession :

— Je ne recommencerais pas l'existence pour une pipe de tabac...

Quand on essaie de le remonter, de le faire rire, de lui raconter les histoires qu'il aimait autrefois, il vous regarde fixement, hébété, et on ne sait s'il va se fâcher ou bien rire...

Ni l'un, ni l'autre ! Il regarde le vide à côté de sa chaise.

Du reste, aucune peur de la mort. Il l'envisage avec fermeté, lui trouvant plutôt la physionomie souriante. Et cela aussi est triste quand on y songe : il faut que

l'existence ait été bien dure au pauvre vieux, pour qu'il accepte d'en sortir avec une résignation si méprisante.

Plus tard, dans la vie, on la retrouvera, cette crainte de la mort, chez les riches, chez les heureux, chez ceux qui ont les jouissances de la vie pour les rattacher au monde. Elle se montrera dans leurs moindres gestes, dans leurs paroles, dans leurs silences, quand ils deviendront vieux, quand ils feront en eux-mêmes et à chaque instant le compte de leurs années qui leur restent, quand les menus objets qu'ils manient, les pièces d'argenterie massive, les brimborions en or leur rappelleront du même coup la puissance de leur luxe et l'effort de quitter ces richesses.

Grand-père n'a rien dans les mains, rien que sa petite pipe, noire de cendre.

Tout le monde sait qu'il mourra, parce qu'il veut se laisser mourir.

Aussi l'événement n'a-t-il surpris personne.

Un soir, il est rentré, ayant pris froid dans sa vigne qu'il taillait. Il se coucha, avec l'idée bien nette que c'était fini. On alla chercher le médecin, mais grand-père haussa les épaules, et tourna le nez dans la ruelle, faisant semblant de dormir.

Il mourut au petit jour, à l'heure où les vignerons, la hotte au dos, s'en vont porter la terre.

Une mort pareille, dans nos campagnes, ne fait pas plus de bruit que l'éclatement d'une graine mûre. Le large bruissement de la vie universelle emporte ce souffle, cette bulle d'air qui crève dans son remous.

La vie est méchante, parfois, elle s'acharne et piétine férocement les meurtris.

Il fallut vendre la maison.

Elle passa entre la main d'un entrepreneur, qui y amena une cohue de charretiers et d'attelages. La roue massive des tombereaux écornait l'angle du mur, et les souliers ferrés des terrassiers éraflaient les planchers de sapin, lavés à grande eau et semés de sable fin au temps de la grand-mère.

Et la pauvre maison s'effarait devant ce tumulte de gens qu'elle ne connaissait pas.

Puis l'entrepreneur partit et la ferma.

Alors elle prit un air de stupeur lamentable, avec sa façade dont le crépi s'écaillait et son toit qui s'en allait chaque jour.

Et le cœur de la maison cessa de palpiter, le cœur vibrant, énervé, qui s'élargissait pour nous contenir tous à mesure que des enfants naissaient, ce cœur dont chaque battement portait dans les profondeurs des murs en flot puissant de vie, de beaux rires frais, des bêlements de moutons, des claironnements de coq.

J'ai franchi le seuil, depuis, quelquefois.

Des mains mystérieuses, se posant sur mon épaule, me faisaient frissonner. Chacun de mes pas, sonnant sur la terre battue des corridors, soulevait des tourbillons d'ombres bruissantes...

la joie

Je suis bien, je suis dans la vie.

Elle m'environne comme un fleuve, précipitant ses remous où tournoient les couleurs, les clartés et les sons. Comme l'eau rejaillit en gouttelettes sous les mains du nageur, il me semble que chacun de mes

mouvements soulève dans le monde des houles innombrables de joie. Cet univers harmonieux, roulant sur son axe d'or, monte dans la clarté ou sombre dans les ténèbres, suivant le rythme alterné du jour et de la nuit.

L'air se peuple de figures mystérieuses que les sens grossiers de l'homme ne perçoivent pas.

Il tient dans quatre arpents de terre, cet immense univers. Le bois de sapins, qui dresse sur la côte sa masse noire, est une région inexplorée, une Cimmérie où rôdent des apparitions. Pourtant il déconcerte nos pas par l'ampleur de ses proportions; il enferme des clartés insondables, qui depuis se sont éteintes.

C'est que nous vivons, comme les enfants, au ras de la terre.

Rien de trivial : aucune chose n'est inerte. Le caillou du chemin avec ses veines bigarrées, le casson de vaisselle, qui luit là-bas, comme un soleil, tombé parmi les mauves, le morceau de ferraille arraché à un tombereau, recèlent des profondeurs d'amusement. Tant de vie est en nous, qu'elle se communique aux moindres objets par la vertu de notre attouchement.

Elle est bonne, la terre. Jamais elle ne nous prodiguera avec plus d'effusion sa tendresse maternelle! Elle étend ses flancs que le soleil réchauffe, et dont la tiédeur pénètre nos membres quand nous nous roulons sur elle. Tout le monde des infiniment petits s'agite dans l'herbe haute, le monde bruissant qui nous épouvante et nous ravit. La poussière chaude coule sur nos mains, comme une eau. Une coccinelle monte le long d'un brin de chaume, soulève ses élytres, déploie des ailes de gaze fripée, et s'envole. Nous ramassons les graines rondes des mauves, qu'on appelle des fromageons, à cause de

leur forme, et cueillant les fleurs molles de rosée, nous perçons la corolle d'un trou pour en sucer le miel.

Puis l'enfant se hausse, sa taille grandit : alors ses yeux n'aperçoivent plus le bruissement de la vie, qui court au ras du sol, et la souffrance vient à mesure qu'il se détache de la terre.

Tout le secret du bonheur conservé dans l'enfance réside dans cette entente harmonieuse avec les choses.

Quand je songe à ces premières années, un flot de joie me monte au cœur, et je me prends à m'apitoyer aussi sur le sort des enfants qui marchent dans les rues des villes, escortés d'une domestique, avec des airs raisonnables de petits hommes.

Il était doux d'avoir autour de soi, avec la liberté, la vie bruyante d'un village. Il était bon de porter ses mains sur de vieilles choses usées au contact des hommes et qui avaient pris dans ce commerce une douceur singulière. Les cours où poussaient des fourrés d'orties étaient encombrées d'un désarroi de tombereaux, de herses, de charrues mises au rancart, et ces débris se prêtaient docilement à nos yeux, avec des complaisances de vieux qui entrent dans une ronde d'enfants et dansent sur leurs genoux qui flageolent.

Soyez bénies, vieilles auges de pierre fendues où le bétail ne venait plus boire, où l'on se couchait, les membres pénétrés de votre tiédeur ! soyez bénis, chariots délabrés, dont les chaînes nous balançaient doucement ! soyez bénis, vieux puits à la margelle creusée par le frottement des cordes, qui conteniez le ciel immense !

Toutes ces vieilleries, qui nous aimaient, s'accroupissaient docilement pour faciliter nos jeux, semblables à

des monstres, qui flattés par une main d'enfant, poussent un grognement de plaisir.

Elles oubliaient leur décrépitude pour se hausser à des emplois glorieux. Un tombereau où l'on rentre les pommes de terre devenait un vaisseau dont l'étrave fendait la mer. Nous étions de grands artistes, et notre imagination à chaque instant façonnait la réalité, et recréait le monde.

Où est-il, le sourire adorable qui se devinait derrière les choses ?

Il semble que la vie, insensiblement, se révèle comme un visage dont les traits se font maussades, et les lèvres parlent d'effort, de tâche à faire, de travail.

Le charme du monde s'évanouit, le charme qui venait de sa « nouveauté fleurie ». Le merveilleux se dissipe, et la raison s'occupe de reconstruire le vaste univers, en lui donnant les arêtes géométriques d'un cristal.

Par moments, quelque ressouvenance de ce bonheur primitif, mais combien fugitive !

Maintenant, il me semble que je descends dans quelque monstrueux hypogée, dont les parois se resserrent de jour en jour. Mes mains tâtonnantes rencontrent la muraille froide, et les heurts du chemin font trébucher mes pas. Où me conduit-elle cette route inconnue ? Elle est si pâle, si voilée, quand je me retourne, la clarté que j'entrevois dans le lointain du monstrueux couloir !

l'église

L'église est nue comme une grange. Des touffes d'orties obstruent les fenêtres. Seule, une rosace de vitrail surmonte la porte d'entrée.

Les vêpres finissant, quand les dévotes récitent le chapelet, le curé se promène entre les bancs; alors les lueurs du vitrail font ruisseler sur son surplis des pourpres, des ors, des bleus somptueux, comme si le bon Dieu voulait le dédommager.

Au mois de Marie, l'église s'emplit de mystiques clartés.

Une ombre épaisse flotte dans le chœur, et le curé passe devant l'autel, silencieux et blanc, comme une apparition.

Il monte en chaire.

Alors il lit longuement des récits qui font passer dans nos âmes le frisson de l'enfer. Il dit l'histoire du Juif qui perça d'un poignard la sainte hostie et la vit s'envoler, emplissant la chambre de sa palpitante blancheur. Un flot de sang ruisselait de sa blessure.

Puis vient la mort d'un athée, promettant à un ami de lui apporter des nouvelles de l'au-delà. L'ami lisait un livre; sur la page s'était soudain marquée l'empreinte d'un doigt mystérieux dont le contact avait roussi le papier.

Et l'ombre du curé, s'envolant sur le mur, gesticule, terrifiante.

*
* *

Les saisons tournent, ramenant les grandes fêtes : la Toussaint jette dans la nuit ses lamentations de cloches, et Pâques fleuries mêle au parfum de l'encens l'odeur des buis amers.

Sœur Stanislas garde le troupeau des petites filles.

Une face de cire, effrayante de rigidité sous sa cornette. A la messe basse, quand sœur Stanislas a com-

munié, un frémissement de ferveur court le long de son échine; elle baisse son voile noir pour mieux conserver les délices qui l'inondent, et on ne voit plus que ses mains jointes, exsangues.

Elle fronce les sourcils, quand un garçon remue sur son banc.

Terrible est sœur Stanislas, statue de la dévotion, dont le profil se détache, très blanc, sur le vitrail, à la messe basse du matin, tandis que le curé chuchote, que la sonnette éparpille son tintement, tandis que le jour frôle la vitre de son aile blanche de givre.

*
* *

Nous avions construit, Simone et moi, une petite baraque avec des *maches* de sarments et des planches de tombereaux, et, blottis dans ce refuge, nous regardions la rue, le soleil miroitant sur les socs et les poules que le vent ébouriffait.

Nous nous serrions l'un contre l'autre, pleins d'admiration pour notre travail. Elle avait une fenêtre et une porte, notre petite maison.

De magnifiques chimères traversaient nos esprits.

Simone m'embrassa, de contentement.

Une vieille passa, l'Annette, une mauvaise langue, qui criaillait après son homme au long des jours. Elle entendit le baiser, leva le doigt, et dit d'un air menaçant :

— Vous n'avez pas honte. La chère sœur le saura.

Pendant huit jours, je vécus le cœur torturé, épiant les allées et venues de la vieille, attendant une intervention miraculeuse.

La catastrophe m'anéantit.

Il fallut comparaître devant sœur Stanislas.

Penchée sur sa table, elle repassait un napperon d'autel. Parfois elle approchait le fer de sa joue pâle, puis l'appuyait de nouveau sur le linge qui fumait, et son profil se détachait sur le carreau verdi par l'humidité montant des terres.

Elle ne parlait pas, toute à sa besogne, prolongeant mon anxiété.

Enfin elle dit d'une voix blanche, sans que sa lèvre remuât :

— Vous avez embrassé Simone !

Je protestai :

— Ty possible, ma chère sœur ? c'est elle qui a commencé.

— Mauvaise raison. L'Annette vous a vus.

Ma main levée esquissa dans l'air le serment : « Boule de gomme, boule de fer, si j'en ai menti, que j'aille en enfer. »

Mais déjà la sœur cassait net dans ma bouche la protestation, me jetant un brutal :

— Péché mortel !

Je sanglotai, éperdument, épongeant mes larmes avec ma casquette.

— Péché mortel, péché mortel !

Elle me souffletait de son anathème : Péché mortel ; je ne comprenais pas bien, mais j'étais d'autant plus terrifié. Pressentant mon ignorance, sœur Stanislas m'expliqua que j'avais « l'âme toute noire » et qu'une bonne confession la lessiverait.

Pour cela il fallait attendre que j'aie l'âge de raison.

Souvent, jouant à la marelle, je m'arrêtais le pied en l'air, fou de terreur en songeant que j'avais l'âme toute noire et que « ça se voyait ».

premier maître

La vendange sur les coteaux mosellans a la beauté d'une fête antique.

Par les chemins s'avance le Silène pansu, à califourchon sur son âne qu'il fouette d'un pampre. Des enfants barbouillés grimpent derrière les cuvelles pour voler du raisin. Au coin d'un pré, un vigneron foule les grappes, debout sur un chariot, du soleil plein les yeux, la face épanouie d'un large rire : le rire des bonnes années. Des pulpes écrasées et des pépins sont collés à ses jambes velues, et des guêpes, l'abdomen cerclé d'or, tourbillonnent autour de la cuve. L'homme se baisse et enfonce une pelle de bois dans l'amoncellement des grappes noires, et le moût gicle, ruisselle, et lèche de son flot écumeux les douves de la cuve teintée de pourpre.

Les bandes de vendangeurs se sont égaillés dans les vignes. Une femme a suspendu sa camisole au bout d'un échalas ; le haillon rouge tire l'œil et claque au vent comme un drapeau ; et quand le soir vient, des bandes d'étourneaux s'abattent du ciel, comme une trombe de grêle : on les entend jacasser au ras du sol dans l'épaisseur des ceps.

A la nuit tombante, les chariots rentrent, leurs charpentes desséchées grinçant à chaque cahot. Des femmes suivent, portant des provignures chargées de grappes ; les chasselas, les tokai et les fils d'argent. On

accrochera ces branches aux solives du plafond, et les raisins fripés se conserveront jusqu'au cœur de l'hiver. Des cuves débondées coule le flot boueux, qu'on tamise dans des paniers d'osier, pour faire le vin gris. Et le moût sucré poisse les mains, barbouille les faces, répand au fond des logis une odeur vineuse.

Ma mère allait et venait autour de l'âtre en feu, soulevant le couvercle des marmites, goûtant les sauces.

Toute une affaire, de nourrir une armée de vendangeuses et de porteurs, les porteurs surtout qui ont bon appétit, car le tendelin pèse lourdement aux épaules.

On frappa.

— Entrez, dit ma mère.

La porte s'ouvrit sur un reste de jour traînant dans la rue, et une longue silhouette s'encadra dans ce carré lumineux.

— Y a-t-il besoin de travailleurs dans cette maison? demanda la voix.

Ma mère répondit : « Nous avons tout not' monde. »

Alors l'homme poussa un soupir contenu, une sorte d'exclamation douloureuse.

Ma mère était bonne. Un obscur instinct de sympathie l'attachait aux chiens errants, aux bêtes brutalisées, aux miséreux qui vont de porte en porte, un bissac sur le dos, murmurant des paroles humbles. Elle se ravisa :

— Entrez toujours; on verra à s'arranger.

L'homme prit une chaise, et s'installa près de la porte entr'ouverte, comme s'il n'osait pas pénétrer plus avant.

Une langue d'or jaillit, léchant les ételles amoncelées dans l'âtre; une clarté dansa sur les murs, et l'étranger cligna les yeux, recevant les reflets en plein visage.

Alors on le vit mieux.

Il n'était pas vêtu comme les travailleurs des champs. Une jaquette élimée enveloppait son corps maigre; son cou s'allongeait, avec la pomme d'Adam très saillante, sortant de quelque chose de blanc qui ressemblait à un faux-col. Il avait à ses pieds des bottines éculées.

On eût dit un employé de la ville. Toute sa personne exhalait une misère décente qui vous serrait le cœur.

— D'où venez-vous? demanda ma mère.

L'homme eut un geste las : — De là-bas.

— Des pays annexés?

— Plus loin, de l'Allemagne.

Il parlait avec un son de voix rauque et guttural; il cherchait ses mots, comme si notre langage ne lui était pas familier.

Avec bien des difficultés, il expliqua qu'il exerçait la profession de sculpteur, dans une petite ville d'Allemagne. Le père étant mort, laissant les enfants dans la misère, toute la famille s'était dispersée. Lui s'en allait à Paris pour se perfectionner dans *son* art.

Il disait ce mot, « son art », avec une sorte d'orgueil et d'exaltation qui nous frappa.

Chemin faisant, comme il n'était pas riche, il avait songé à travailler dans les fermes pour gagner un peu d'argent. Les froids d'hiver approchaient. Il grelottait sous son mince vêtement, et Paris, qui l'attirait, lui faisait peur.

Il insistait pour qu'on l'engageât avec les autres travailleurs : il pourrait porter une hotte de raisin, tout comme un autre.

Ma mère eut un sourire imperceptible, en considérant

ses épaules menues, sa haute taille qui ployait, ses vêtements décents et misérables.

— Restez toujours, on verra à s'arranger.

Mais un bruit joyeux retentit. La bande des vendangeurs rentrait, heureux du repos et de la journée faite. Les femmes posaient avec précaution sur la crédence les paniers contenant le *démel*, les belles grappes noires et bleues qu'on étale pour les conserver sur la paille des greniers. Les hommes, ayant passé leurs mains dans la flamme claire pour se réchauffer les doigts, allaient faire un tour dans la bougerie pour voir si la cuvée fermentait.

La table fut mise en un clin d'œil.

Une fumée odorante sortait de la soupière et montait en fine vapeur autour de la lampe de cuivre. Les pommes de terre farineuses croulaient dans un grand plat, autour d'un morceau de lard qui tremblotait.

— A table ! A table !

Les cuillers râclaient le fond des assiettes. Les mains s'allongeant saisissaient les tranches de pain bis, qu'un gaillard taillait à tour de bras dans la miche.

— Faites comme nous, dit ma mère à l'étranger.

Il s'approcha, hésitant, inquiet, sous les regards qui l'observaient. Mais quand il eut mangé une bouchée, il ne se contint plus, et il se mit à dévorer, comme une bête.

Par moments, il soufflait, et jetait un regard à la dérobée sur l'assistance, honteux de son appétit.

Ma mère trouva un mot pour l'excuser :

— C'est si dur de pâtir, quand on est jeune.

Il comprit, et son œil prit cette expression de douceur intelligente, qu'on trouve dans les yeux des chiens errants que l'on caresse.

Après le souper, on faisait ordinairement un grand cercle autour du feu. Les conversations allaient leur train, on supputait le rendement des vignes vendangées dans la journée. On se récréait, car la récolte était bonne. L'homme prit sa place et nous raconta son histoire.

Il dit la mort du père, éparpillant la couvée à tous les hasards de l'existence, la nécessité où il se trouvait de gagner son pain. Il raconta les jours de vagabondage, la vie errante, les nuits passées dans le fossé, les navets qu'on volait dans un champ, sa seule nourriture pendant des semaines. — Il dit la dureté des refus qui vous ferment les portes, et par intervalles, dans cette vie de misère, comme des jours lumineux dans une ombre infinie, les revenants-bons de cette existence, les braves gens hospitaliers, dont l'accueil réchauffait le cœur.

— Comme ce soir, conclut-il!

Nous nous taisions, émus devant cette vie pantelante, battue de souffle, trouée de misère, comme un haillon accroché à une loque.

L'homme s'exprimait gauchement, « hachant la paille », comme on dit chez nous. Il cherchait ses mots et les estropiait, si bien que des rires fusaient autour de lui dans le cercle des vendangeuses.

Alors il tâtonnait, redevenu soudain hésitant et craintif. Pourtant une fierté perçait dans ses paroles, la fierté de l'artiste qui vit pour son art. Il nous expliquait longuement qu'il n'était pas tailleur de pierre, craignant une confusion dans les cerveaux frustes de paysans. Avec un luxe de détails que sa prononciation rendait comique, il nous décrivit un monument qu'ils avaient

élevé sur la tombe du mort, lui et ses frères : une colonne funéraire portant à son sommet un genius qui tenait une torche.

Il prononçait Genious à la manière allemande.

Puis il saisit un long carnet qui se trouvait dans une poche de sa jaquette et l'entr'ouvrit.

Première révélation de l'art. Il me parut merveilleux, ce cahier, qui enfermait dans ses pages la vie notée en esquisses rapides, saisies au vol, immobilisant pour jamais, en des attitudes parlantes, toute l'infinie complexité de ses mouvements, choisissant le détail évocateur dans le tourbillon incessant de ses métamorphoses. — Ici c'était un bon bourgeois allemand fumant sa pipe de porcelaine, criblé de soleil, devant sa chope de bière d'où coulait un flot d'écume ; plus loin un moulin à vent, tombant en ruines, dessinait sur le ciel le squelette de ses ailes ; ailleurs un chien en arrêt, ayant dans l'échine un frisson de convoitise, guettait une perdrix, la patte levée, le nez au vent !

Les porteurs se récréaient. — Avec cette mobilité d'impression particulière aux simples, ils admiraient l'homme maintenant, malgré la jaquette mince et les bottines éculées. Et les vendangeuses ébouriffées à qui il avait promis qu'il dessinerait leur portrait, ne riaient plus.

L'homme glissa son carnet dans sa poche, simplement, comme s'il ne s'apercevait pas qu'il portait des trésors.

Puis il alla coucher sur le grenier avec les travailleurs.

Le lendemain, on vendangea la vigne de Saint-Galas.

Une brume ondoyait sur côte, un brouillard d'automne

que le soleil transperçait, colorant par endroits la masse floconneuse d'un ton chaud de cuivre. A la cime d'un peuplier une grive chantait, et les vendangeuses se courbaient dans l'épaisseur des pampres, mouillés de rosée, largement éclaboussés de pourpre par le souffle automnal. Leurs jupes trempées collaient sur leurs cuisses. Et Karl, il nous l'avait dit, son nom, vêtu d'une grande blouse de toile que mon père lui avait prêtée, l'estomac lesté d'une grande tasse de café au lait, Karl riait et promenait un regard attendri sur la beauté des choses.

Par moments, il clignait des yeux, pour mieux voir, comme font les peintres.

Le premier tendelin rempli, il voulut le porter, on lui leva la lourde hotte de bois, emplie de grappes, et quand il eut passé les bretelles, il resta cloué sur place, comme si ses chaussures s'étaient soudain collées à la terre glaise.

Il fit un pas, chancela, et manqua de s'affaler.

De gros rires montèrent derrière lui.

Il fallut le débarrasser du tendelin, et comme il restait là, tout penaud, ma mère qui s'était approchée, lui dit tout bas :

— Prenez un panier et une serpette, et vendangez.

Puis elle ajouta : « On vous paiera comme les porteurs. »

L'homme eut encore son regard de bête reconnaissante. Dès lors une grande amitié se noua entre nous, qui dura toute cette vendange. A l'heure du repas de midi ou du *marander*, quand les vendangeurs, assis au creux de la haie, écrasaient sur leurs pouces le lard savonneux, ou joyeusement cassaient des noix, Karl me

prenait à l'écart. Assis sur le talus de la route, dans l'ombre courte d'un chariot, enveloppés des essaims bourdonnants de guêpes que l'odeur sucrée attirait, il commençait son enseignement.

— Tu vois, petit, on prend un crayon et une feuille blanche ! On fait ce qu'on voit, ça n'est pas difficile. On regarde bien, comme ça, en fermant à demi les yeux.

Mystérieux enchaînement de l'Art ! La vie naissait sur ce papier, courait, frémissait, animant soudain sa blancheur d'un bruissement d'images. Sous ces doigts ensorcelés des formes s'ébauchaient, qui, se précisant peu à peu, gardaient pourtant dans leurs contours quelque chose de son indécision, de son perpétuel devenir. — Tantôt il dessinait un porteur de tendelins qui descendait la côte, pliant à demi sous le faix, les jambes écartées pour mieux se tenir d'aplomb, les semelles solidement implantées dans la terre croulante des sentiers ; tantôt il croquait la silhouette d'un saule, planté au bord de l'eau, immobile et rêvant, tout pareil à un vieux, avec sa tête grise.

Et des pampres couraient sur les bords du papier, des pampres flexibles, chargés de feuilles et de grappes, pareils aux couronnes que les vendangeurs portaient, marchant derrière les chariots.

Aujourd'hui encore, il reste gravé dans ma mémoire, l'enseignement du vagabond.

Au-dessus des disputes d'écoles, des dissertations d'esthétiques, au-dessus du fatras poussiéreux que remuent les vaines dialectiques, il plane, haut et clair, comme le chant de la grive à la cime d'un peuplier. Il me rappelle à tout instant cette vérité profonde, proclamée par un loqueteux, que le plus noble effort de

l'art doit être de rendre la vie, de l'aimer et de la comprendre, d'en saisir les aspects les plus fugitifs, les mouvements les plus légers, tout le chaos tumultueux des apparences, pour les fixer à jamais sous les espèces de la Beauté.

Il l'aimait la vie, le camp-volant, — qui portait sur sa jaquette la poussière des grands chemins, mordait à pleines dents les grappes, et clignait les yeux, dans le soleil.

Il avait senti au creux de son estomac la brûlure de la faim, il avait tendu le dos sous le cinglement de la rafale, il avait mangé des navets qu'il volait dans les champs. Pourtant il aimait la vie, et parce qu'il l'aimait, elle lui était bonne, déroulant à ses yeux enivrés la grâce de ses lignes, le papillotement de ses couleurs.

Il partit la vendange terminée.

On aurait voulu le retenir. Il parlait de son art, de Paris, des visites aux musées.

Il partit, par un soir d'octobre, à l'heure où des pourpres sanglantes agonisent dans le soir, à l'heure où des ombres endeuillent la plaine, sous le premier frisson de l'hiver.

Il dit :

— Merci, bonnes gens, vous m'avez bien soigné. Je reviendrai avec le bon temps, et je m'arrêterai chez vous. Je resterai longtemps, et je sculpterai un Dieu Faunus qu'on posera dans le jardin.

Il s'animait, les mains dessinant des formes dans l'air.

— Un Dieu Faunus, avec des cornes, des pieds de bouc, la lèvre courbée sur une flûte de roseaux.

Il n'est jamais revenu.

nuits lorraines

Je me rappelle très bien les étranges terreurs qui s'emparaient de moi à la tombée de la nuit.

La joie de la lumière décroissait par les vitres; les ténèbres rôdaient comme des bêtes. Les moindres bruits avaient un retentissement mystérieux, au cœur de la maison.

O nuits lorraines, tour à tour brillantes de gelée ou balayées de rafales, quelle étrange fascination vous exerciez sur nos âmes d'enfants, avec vos enchantements, vos sons de voix, vos apparitions effrayantes ou grotesques!

*
* *

Nuits de *daillage*.

Grande assemblée au *veilloir*. Les vieux sont là, solennels, cérémonieux, pleins de récits anciens. Les femmes remuent la cendre de leurs *couvôts*. La Jeannette, riche fermière, solidement assise sur sa chaise, prodigue aux *bacelles*, brunes fillettes qui l'écoutent, les conseils de sa sagesse raisonneuse. Assis sous le manteau de la cheminée, les jambes étendues, un garçon de labour raccommode une charpagne. Deux bribeurs, dans un coin, projettent d'aller pêcher à la trouble; la rivière a débordé : il fera bon surprendre les brochets embusqués parmi les herbes.

Le feu peuple les silences de son crépitement monotone.

Soudain, un choc retentit : la vitre a sonné, frappée

par une main : de la rue monte une voix bizarrement déguisée :

— Voulez-vous dailler?
— Oui.
— Mariez-nous.
— Avec qui?
— Le grand Charles.
— Il est trop petit.
— Le Joson.
— Il est trop bête.

Des rires de filles sonnent de l'autre côté de la vitre. Et c'est toute une revue des habitants du village, tournant en ridicule les travers, les gestes familiers à chacun, sans trop de malignité.

Dans la maison, des filles baissent la tête soudain, et rougissent quand on leur jette un nom dans la nuit. Tout un amour qui se croit ignoré, qui a grandi dans le mystère et s'effare soudain, dans cette brutale révélation.

Et l'enfant intrigué rit comme l'assemblée, sans comprendre, ayant peut-être un pressentiment des passions qui troublent les hommes.

La nuit redevient silencieuse.

On ne *daille* plus dans les villages lorrains. Infinie mélancolie de voir aujourd'hui les villages entassés, blottis au creux des terres, sous les pluies d'automne, sous les rafales de neige dont les blancheurs tourbillonnent dans la nuit, sans qu'aucune voix se lève du passé pour les secouer de leur torpeur, ressusciter dans leurs rues le mystérieux enchantement du *daillage!*

On vit chez soi, égoïste, calfeutré. La vie se fait dure; on pense à la vigne qui gèle tous les ans, au blé qui ne se vend pas.

Toute joie a fui de nos mains; nous ne tenons plus que des cendres.

Plus encore que la mort des hommes, il faut pleurer la mort des vieux usages.

*
* *

A chaque instant des apparitions surgissent de la nuit d'épouvante. Sortant de l'ombre pluvieuse, elles se dressent avec une netteté d'hallucination, et se dessinent dans le cercle de clarté que projettent la lampe et le rayonnement de l'âtre.

Venait la Saint-Sylvestre. Des chocs formidables ébranlaient le corridor. Nous sursautions, et ma mère qui tricotait disait simplement : « On brise la vieille année! » Partout roulaient, sonnant contre les portes, les *brechons* de laitières, les vieux seaux percés, ramassés dans le ruisseau. La nuit, blanche de lune, était toute sonore de ces vacarmes symboliques. On accomplissait encore ces rites longtemps après qu'on en avait perdu le sens, comme il arrive pour toutes les religions. Impression émouvante, vertige qui vous prend à se pencher sur la profondeur des temps, pour interroger ces vieux usages. Personne ne sait plus, et ces choses, maintenant, ont disparu.

Saint-Nicolas. Le saint, coiffé d'une perruque d'étoupes, suivi du père Fouettard, visitait les maisons, et distribuait aux enfants des noix enveloppées de papier doré.

Mardi-Gras. Oh, les apparitions grotesques! Les masques entraient, tourbillonnaient dans un pêle-mêle joyeux, comme les papillons de nuit, les éphémères blanchâtres qui sortent de la rivière, les soirs de cha-

leur, et viennent se brûler les ailes au verre de la lampe. Masques terrifiants ! Ils avaient noirci leur visage de suie, et roulaient des yeux blancs qui nous effrayaient. D'autres, ayant soufflé dans la farine, montraient d'étranges faces lunaires. Sur leur dos pesait la défroque héroïque, la friperie glorieuse qu'on avait tirée des crédences pour la solennité : schapskas de la grande armée, bonnets de voltigeurs, velus comme des oursons. La cohue mettait dans la nuit le papillonnement léger des ors éteints, des soies passées, des galons défraîchis.

Ils faisaient trois tours dans la chambre, parlaient d'une voix bizarre, et s'évanouissaient dans la nuit pluvieuse.

*
* *

Et d'autres, d'autres, des apparitions de misère ! Spectres lugubres de chemineaux, battus de vents ! Ils se dressaient dans l'encoignure de la porte, levant des faces terreuses. La boue des chemins s'écaillait sur leurs loques, et leurs pieds étaient entortillés de vieux linges. Ils parlaient d'une voix suppliante, et sortaient de la nuit, ayant dans les yeux un indicible effroi : leurs regards cherchaient machinalement la flamme pétillante, les meubles, la soupe chaude. On leur faisait une petite place au foyer, et, quand ils avaient mangé, et donné leurs allumettes, par crainte des incendies, ils allaient dormir dans l'étable, au pied des crèches, sous le souffle des bêtes repues.

Un martèlement ébranla un jour le corridor. Deux coups retentirent à la porte. « Entrez », dit mon père. Et la porte s'ouvrit, laissant filtrer dans la rue un rai de lumière, où les gouttes de pluie brillaient.

L'homme reçut la clarté de la lampe en plein visage. Ses yeux clignotèrent. Le bas de son corps restait dans l'ombre.

On vit une face lamentable, cinglée par l'averse, tragique de souffrance, débonnaire cependant, avec ses traits placides, qu'encadrait une barbe blonde. L'homme tendit la main et dit ces mots :

— Oh, mes pauv' braves gens !

Ma mère le reconnut :

— Tiens ! c'est Philippe.

— Philippe, hélas oui, mes brav' gens.

Alors il fit un pas. Et nous vîmes avec stupeur qu'il avait les jambes coupées. Les moignons étaient enserrés dans des jambes de bois, formidable appareil, garni d'un entrelacement de courroies et de boucles. Il s'appuyait sur des béquilles, et chacun de ses pas éparpillait un toc toc lourd, qui sonnait sur le plancher.

Philippe avait été domestique chez le père Médard, un riche fermier habitant la « maison d'en face ». C'était un gars robuste, alerte, découplé. Sa force était proverbiale dans le pays. Il n'avait pas son pareil pour charger une voiture de foin, carrée, haute comme une tour, et porter sur la nuque un sac de pommes de terre. Un jour, dans la forêt, comme le chariot chargé de troncs énormes de fayards s'enfonçait dans l'argile des mauvais chemins, et s'enterrait jusqu'aux moyeux, Philippe s'était glissé sous l'essieu, et d'un tour de reins avait soulevé toute la charge, pendant que les chevaux, enveloppés d'un claquement de fouet, donnaient un coup de collier et sortaient du mauvais pas. Un homme comme ça était aussi fort qu'un cric ! A la charrue il prenait par la corne les bœufs récalcitrants, et les arrê-

tait net. Et gai avec tout ça ! Il chantait en battant l'avoine dans sa grange, et quand il menait les bêtes à l'abreuvoir, les coups de sa grande *cougie* pétaient dans l'air comme des détonations de pistolet.

Il était parti l'année d'avant, après les semailles d'automne, tourmenté par un désir secret de voir du pays.

Et voilà qu'il revenait.

On lui fit place à table ; il se décrocha de ses béquilles, et s'écroula sur une chaise. Du plat de pommes de terre montait une fumée qui s'irisait sous la lampe. Il mangea : un flot de sang colora ses pommettes ; avec la nourriture absorbée, qui faisait couler en lui une chaleur insinuante, quelque chose réapparut dans cette créature affaissée, dans ce reste d'homme, quelque chose qui ressemblait à de la vie, à de l'espoir.

Il parla :

— Ah, mes pauv' braves gens ! Faut-y s'voir. Dire que j'ai été le Philippe, le Philippe qu'était fort, hardi, vigoureux, le Philippe qu'était dur à l'ouvrage. J'ai pas osé rentrer chez le père Médard, rapport à des contestations, quand je l'ai quitté. Et j'ai venu chez vous où y avait de la lumière, et me v'là.

« Pu d'jambes pour marcher. Forcé de mendier son pain au lieu de travailler, c'est ça qu'est dur.

« Le malheur-là m'est arrivé dans la Meuse ; j'avais pas d'ouvrage et j'allais sur la route, comme les cheminéaux ; une nuit qu'y gelait à pierre fendre, j'ai roulé dans le fossé ; le lendemain, on m'a conduit à l'hôpital de Bar-le-Duc, et on m'a coupé les deux jambes : les médecins ont eu bien du mal après moi.

« J'peux pas m'habituer, j'ai des envies de marcher,

de courir, et quand je vois ces deux bâtons, à la place de mes jambes, je pleure tout seul dans mon coin. »

De grosses larmes coulaient de ses yeux, et roulaient sur la pomme de terre qu'il épluchait.

Nous ne soufflions mot, consternés.

Philippe se raccrocha à ses béquilles; son toc toc lourd de nouveau s'éparpilla dans la chambre; on le conduisit à l'écurie, où il s'enterra jusqu'au cou dans la paille chaude.

Il repartit le lendemain, lamentable, nous comblant de bénédictions. Sa grande besace de toile grise lui battait l'épaule. Ses pilons sonnaient sur les dalles des caniveaux. Des chiens aboyaient. De loin, il avait l'air d'un gros insecte, d'un hanneton monstrueux perché sur deux jambes grêles.

Il partit du même cheminement, ce cheminement d'infirme qui met des heures à faire quelques mètres.

Impression ineffaçable! Pitié sinistre qui glaça mon cœur! Elle m'apparut sacrée, la porte de la chambre chaude, la porte qui s'ouvrait sur la nuit pluvieuse, la porte derrière laquelle rôdaient des créatures de misère, qui tendaient des mains suppliantes, étranges larves humaines, fantômes de détresse, qu'attire un rayon de clarté!

D'où viennent-ils, où vont-ils, ceux qui passent derrière la porte?...

Depuis ce moment, jamais je n'ai pu la regarder sans un mouvement de pitié et d'effroi, tremblant qu'elle ne s'ouvrît sur une de ces apparitions, surgies du fond de l'invisible.

O vous qui avez le souper, la nappe blanche, les rires d'enfants, pensez-vous aux vieux, aux pauvres, aux

infirmes qui se traînent dans la boue d'automne, rôdent autour des maisons, murmurent des paroles craintives, et s'en vont rebutés, tendant le dos sous le cinglement de la rafale?

Pieuse et sainte coutume de mon pays, de mon village, de ma vieille maison! Chez nous les portes n'ont pas de serrures, de défenses compliquées. La clanche en bois suffit, avec la chevillette, comme au temps des contes de fées. Oh! laissez les fermetures primitives, les clanches de bois, pour que les mains décharnées des pauvres, les mains tremblantes des vieux, puissent les ouvrir facilement à leurs soirs de détresse!

parrain

J'ai un parrain à moi, qui habite un village, de l'autre côté de l'eau. Il est menuisier de son état, et de temps à autre, on m'emmène passer une semaine dans sa maison.

Il est très droit malgré son grand âge; il a le teint rouge, coloré, les yeux rieurs; les mèches blanches de sa tignasse, s'ébouriffant sous sa casquette, lui donnent un air très doux: c'est un de ces vieux qui sont campés dans la vie, solidement, comme une borne à l'extrémité d'un champ. Il me raconte une histoire de son jeune temps: A la pâture, il a tué un loup, qui attaquait ses poulains :

— Alors le loup se jeta sur moi, la gueule ouverte, mais j'enfonçai mon poing dans son ventre. J'ai attrapé sa queue, crac, je l'ai retourné, comme une vieille moufle!

Il fait le geste pour bien m'expliquer.

Il dit ces énormités sans broncher, avec un clignement d'yeux à l'adresse des murs, de l'établi, de la varlope. Car on ne sait jamais s'il parle sérieusement. Sa conversation n'est qu'un assemblage de bourdes, dont la tranquille extravagance défie la raison. C'est pourquoi je l'aime, mon vieux parrain.

Quelles bonnes heures passées dans sa compagnie, au temps des vacances! De grands rais de soleil traversent la grange, et dorent les copeaux de hêtre qui sortent de sa varlope en rubans blonds. Penché sur l'établi, il ressemble au Saint-Joseph dessiné dans mon Histoire Sainte. Il cligne des yeux pour examiner la finesse d'un joint, la solidité d'une mortaise. Au mur sont accrochés des outils, dont les formes bizarres font travailler mon esprit, équerres contournées, tarières gigantesques, compas pour jauger les tonneaux. Et la vache Rosette, attachée à sa crèche, lève son muffle où filent des baves, tandis que ses yeux jettent dans la nuit des feux verts.

Les coqs chantent d'une voix cuivrée.

Parrain tend l'oreille, et dit :

— Sais-tu ce que disent les coqs ?

J'écarquille les yeux.

— Celui du Jamin chante : « Mon maître est riche. » Le coq du voisin répond : « Y doit beaucoup. » L'autre reprend : « Y payera. » — Les canards qui vont à la mare demandent : « Quand ? quand ? quand ? » Et la chèvre de la Lison qui passe son museau par la lucarne répond doucement : « Jamais. »

Il imite le nasillement des canards et le bêlement de la chèvre. Tout le village défile, avec ses ridicules

frondés par la comédie des bêtes. Parrain, en belle humeur, rit de ses inventions.

Tout en parlant, il travaille. Le bois s'amincit, s'allonge sous ses doigts, devient un manche de faulx ou une *choyotte* de laveuse. Et ce spectacle me ravit, car je sais combien il est difficile d'enfoncer une seule pointe.

*
* *

Mais une voix bourrue secoue le silence.

La menuisière rentre.

Petite, toute ronde, elle a le visage plissé de rides, si fines qu'on serait tenté de les regarder à la loupe. Bougonne, colère, elle récrimine à propos de tout, et forme un contraste amusant avec son homme, dont le calme affecté la déconcerte.

Les plaisanteries ne la dérident pas: elle se hérisse dans son coin.

Leurs querelles ne finissent pas. Ils ont raison: dès qu'ils tombent d'accord, ils s'ennuient.

*
* *

Les braves gens! La chambre s'emplit du souffle résineux des sapins amoncelés dans la grange; les boiseries miroitent le long des murs. Par la fenêtre, on voit un coin de prairie, un chemin raviné, un coteau dont la rondeur tourne avec une douceur infinie. Et je reste des heures à feuilleter l'*Almanach du Messager Boiteux*, où on lit, pêle-mêle avec des remèdes pour la goutte, et la mercuriale des foires d'Alsace, des histoires de

kobolds et de sorciers, poétiques comme un clair de lune...

Puis on sort dans le jardin.

Il faut descendre trois marches de pierres branlantes, et on est au bord du Bouvade, le ruisseau qui tournoie sur un lit d'herbe. Des vaches paissent dans les prés, enclavés de *landres*.

Par un matin de gelée, les alouettes se levaient, et frétillaient dans l'air, comme suspendues au bout d'un fil.

Parrain parla.

— L'alouette dit : « Mon Dieu, mon Dieu, élevez-moi haut, je ne jurerai plus. » Et le bon Dieu, qui a pitié, lui donne la force de monter tout droit dans le ciel. Quand elle plane très haut, elle se remet à jurer : « Bigre bougre, bigre bougre », et le bon Dieu lui casse les ailes, et elle tombe.

Bigre bougre !

Comme c'est vrai ! L'explication s'impose par la force de son évidence. Le cri des oiseaux sonne sur les campagnes blanches de gelée, entrant comme un trou de vrille dans le ciel. Et les alouettes retombent, leur vol cassé soudain, de la chute lourde d'une pierre.

Parrain ajoute, d'un ton naturel :

— Tout de même, fallait y penser.

Et il a un brin d'ironie au coin des lèvres.

Mais il aime surtout narrer les contes de Crépey, le répertoire des balourdises attribuées aux gens du village dont il est originaire. Il jouit de mon attention, entassant les cocasseries avec une assurance si tranquille que pas une minute ma confiance n'est ébranlée.

Il semble fier d'appartenir à un pays dont les habi-

tants ont une telle réputation de stupidité. Mais c'est un faux niais, qui cache sous sa naïveté une malice.

Il dit l'histoire des gens qui semèrent des pois devant leur église, pour la faire rouler et la descendre au bas du coteau; les compères poussaient de l'épaule ! Il dit l'histoire des blés ondulant sous le vent, qui avaient l'air de fuir sur le territoire voisin, si bien qu'on imagina de planter des haies, pour endiguer ces flots! Et c'est l'histoire du sacristain qui mangeait le lard de son curé, et qui, pour détourner les soupçons, rangea les saints dans la sacristie, autour d'un feu flambant, tenant chacun une baguette embrochant une tranche de lard : le curé qu'il alla chercher, entra dans une grande colère, et, prenant un bâton, tapa à tour de bras sur l'assemblée des goinfres.

D'où viennent-ils, ces contes, où des générations lorraines ont déposé leur humeur satirique? Ils sont innombrables, tous pareils, d'aspect grisâtre, sans poésie et sans couleur, comme les tiges de chaume qui hérissent les champs. Depuis le passé profond, leur foule anonyme bruit confusément sur les lèvres des vieux, dans les récits de la veillée. Vrais fils du terroir lorrain, ils ressemblent à nos paysans.

En voici un, parmi tant d'autres.

le Conte du Beau Temps

La misère était grande dans le pays de Crépey. La pluie ne cessait pas. Les inondations avaient gâté le foin, et les pommes de terre pourrissaient.

Compère Cadet, un malin, résolut d'aller à Nancy acheter du beau temps.

Pourquoi pas? On vend de tout dans ce Nancy, et les gens y sont si savants.

Il partit donc, un matin, ayant revêtu sa blouse de cérémonie, avec des broderies blanches sur les poignets et sur l'épaule.

Il marchait d'un bon pas, tendant le dos sous la pluie qui sonnait dans les flaques d'eau, et quand il rencontrait un ruisseau gonflé, il le franchissait en sautant sur les grosses pierres, les bras en croix pour se tenir d'aplomb.

Arrivé à Nancy, il entra dans une pharmacie.

Il ôta sa casquette, car l'aspect du lieu l'impressionnait. Sur la boiserie couraient de grands serpents qui dardaient des langues fourchues. Des bocaux de faïence bleue, rangés sur des rayons, portaient des inscriptions en lettres d'or ; dont les noms baroques, diascordium, vinaigre des quatre voleurs, effrayaient le compère, et lui faisaient l'effet d'une cuisine de sorcier. Et les paquets d'herbes pendus au plafond, les vases chinois où se tordaient des dragons, exhalaient une odeur aromatique, l'odeur des drogues précieusement conservées.

— Que demandez-vous ? fit une voix.

Et compère Cadet tressaillit, quand il vit surgir du comptoir un petit homme à la barbe fourchue. Une lueur verte, filtrant à travers un bocal de la devanture, donnait à son visage un aspect satanique.

Cadet pensa faire le signe de la croix : mais il surmonta sa terreur et bégaya :

— Je voudrions acheter du beau temps.

L'apothicaire toussa, réfléchit. On l'entendit qui maniait dans l'ombre des fioles, puis il tendit le flacon à Cadet, et dit : « C'est cinq francs. »

Cadet posa sur le comptoir la roue de derrière.

Il glissa dans sa poche la bouteille, soigneusement empaquetée.

Comme il revenait par la rue Saint-Jean, il aperçut, à l'étal d'un fruitier, une courge qui trônait, énorme, jaune et ronde comme une pleine lune. Stupéfait, il s'arrêta :

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il au marchand.

— Un œuf de jument, dit l'autre sans sourciller.

— Ça vaut cher?

— Un louis de vingt francs.

Cadet donna le louis, et s'en fut, portant la courge ficelée dans son mouchoir à carreaux, suspendue à son bâton de cornouiller, qu'il tenait sur l'épaule.

Chemin faisant, il se réjouissait, à l'idée de son poulain qui ferait des cabrioles.

La pluie noyait les labours.

Arrivé au sommet de la côte de Crépey, il s'arrêta pour souffler. Au bas de la pente le village s'étalait ; des fumées bleues couraient sur les toits ; on entendait des femmes qui appelaient leurs poules.

Comme il se remettait en marche, son pied glissa : la courge tomba et dévala la pente.

Elle roulait, faisait des bonds, entraînant des cailloux sur son passage. Cadet la suivait des yeux douloureusement, faisant des gestes avec ses bras, comme les joueurs de quille ayant lancé la boule. Elle vint se fracasser sur une pierre au creux d'un buisson.

Un grand lièvre qui gîtait là, débusqua soudain les oreilles droites, et traversa en quatre bonds un champ de luzerne.

Et Cadet, navré, criait : *Chouri, chouri*, comme on crie à Crépey, quand on secoue une corbeille d'avoine pour appeler les poulains.

Dans sa déconvenue, un espoir lui restait : le beau temps. Il prit la précieuse fiole, et la déboucha. Une grosse mouche bleue en sortit, qui prit son vol dans un bourdonnement.

Et Cadet lui traçait la route dans l'air

— Va du côté de Crépey.

Au même moment un rai de soleil, filtrant des nuages, courut au flanc du coteau, fit miroiter les toits, alluma des lueurs aux feuilles pointues d'un cerisier.

Et Cadet extasié battit des mains.

Tel est ce conte : mais il faut l'avoir entendu dans son pays d'origine, parmi les bruits qui l'accompagnent, le crépitement du feu, le cassement sec des chanvres que l'on teille, et la basse sonore du vent hurlant dans les sapins.

*
* *

Quand mon séjour a trop duré, parrain me renvoie.

Le cérémonial ne varie pas. Toujours farceur, il m'attache sur le ventre un tablier de lustrine verte, me place sur l'épaule une grande règle où sont attachés des équerres, des rabots, des compas de bois dont les branches entravent ma marche, et il dit ces mots :

— Allez-vous-en chez vous. Vous savez votre métier.

Un large rire secoue la rue sur mon passage.

Il me joua un tour de sa façon.

Dans la maison voisine habitait un vieux, un ancien soldat. Assis dans l'ombre qui tombait de l'auvent de tuiles, son mouchoir à carreaux étalé sur ses genoux, il remâchait des souvenirs. Il vieillissait solitaire, aussi

dédaigné que les tombereaux, les herses mises au rancart et qui pourrissent dans les herbes.

Il me racontait ses campagnes, l'assaut de la citadelle d'Anvers et du mamelon de Malakoff. Des bouffées de vaillance lui montant au cerveau, il brandissait sa trique de cornouiller comme pour charger les Tartares et les kaiserlicks. Les poules s'effaraient sur les fumiers. J'étais heureux et terrifié.

Le vieux m'aimait, parce que je l'écoutais docilement...

Un jour il m'annonça mystérieusement qu'il allait me faire une surprise. Rentrant dans sa cahute, il rapporta son fusil, un fusil de voltigeur. Un éblouissement me saisit à la vue des garnitures du cuivre, du chien serrant encore dans sa mâchoire de fer le silex taillé.

Je marchais dans une épopée.

Il pesait terriblement, ce fusil, fait pour les épaules des géants. La bretelle se prenait dans les ronces. J'essayai vainement de le mettre en joue.

J'étais à la fois ravi et désespéré par l'ampleur du présent.

De guerre lasse, je vins échouer chez parrain.

Il contempla le fusil avec une moue bizarre, se grattant l'oreille :

— Pas moyen de faire la guerre avec une arme aussi pesante. Il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. Mais c'était bien pour me rendre service.

Ayant saisi un tournevis, il démontait la batterie, le canon, les garnitures de cuivre qu'il serrait dans un tiroir, et clouait sur le fût une grande latte.

Ce fut une grosse déception, quand on me montra que j'avais été dupe.

Du canon de fusil parrain fit un soufflet. Le vétéran des vieilles guerres passa des jours heureux, des jours sans gloire, près de la marmite et du *cramail*.

* * *

Parrain entra chez nous, un soir d'octobre.

Il était las, affaissé ; il nous annonça son intention de retourner, pour prendre l'air, dans son pays natal, le pays des imbéciles, qui marchaient dans les houblons, en ouvrant une grande bouche.

Pourtant il retrouva sa belle humeur devant des troncs de noyer jonchant le sol ; ils avaient été gelés l'hiver précédent et on les avait abattus. Parrain les jaugeait d'un coup d'œil, évaluait le nombre des solives, et la vue du bon bois, attendant l'outil du menuisier, lui remuait le cœur.

— Y a pas de meilleur bois disait-il, on fera des belles armoires.

Puis il s'en retourna.

Il passa l'eau dans la barque. La nuit roulait lourdement sur les têtes des roseaux. La lanterne posée à l'avant du bateau projetait des raies gigantesques sur l'eau noire.

On aborda.

— Portez-vous bien, dit parrain.

Ses souliers sonnèrent sur le chemin de halage.

— Hoop, cria mon père.

— Hoop, répondit une voix, qui montait du fond de la prairie.

On ne revit plus parrain. Il mourut, foudroyé par un coup de sang. On le retrouva près de son établi, couché dans les copeaux de hêtre.

deux vieux

Père a dit :

— Faudra mettre tes bottes de sept lieues, mon petiot. Nous allons voir nos amis, les Grangier, des pauvres gens qui ont de la peine!

Et nous voilà dans la campagne. Le vent aiguise la lumière. Septembre touchant à sa fin, les houblons enguirlandent la cime des perches.

Deux heures après, nous arrivions.

— Attention, fit mon père, faut pas entrer sans crier gare, des vieux si cassés, on pourrait des fois leur décrocher le cœur, dans la secousse.

Appuyés sur le mur bas, nous regardions la maison et le petit jardin, une propriété de petits rentiers, jolie et confortable. Éclaboussée de soleil, la façade riait sous son lattis de treillage vert où courait une glycine. Un pigeonnier sur le toit s'animait joyeusement d'une palpitation d'ailes blanches. Des dahlias, magnifiques d'orgueil, levaient leurs calices tuyautés au-dessus des plates-bandes. Tout au fond, dans la haie de surceaux, des moineaux pépiaient, gorgés de baies rouges.

Une petite vieille marchait dans l'allée, d'un pas si menu, que le gravier criait à peine sous son pied. Tenant à la main une petite houe, elle se baissait par moments pour sarcler une mauvaise herbe; mais elle n'avait pas la tête à son ouvrage, la pauvre vieille, car elle se relevait et restait là, le regard perdu dans le vide. Alors elle secouait sa tête grise, comme pour approuver des réflexions qu'elle faisait tout haut, comme c'est l'habitude des vieux, dont la cervelle n'est plus solide.

— Ça arrache le cœur, dit mon père.

Les Grangier avaient perdu leur fils, un officier du génie, mort au Tonkin.

Nous entrâmes. Au bruit de nos pas, la petite vieille porta la main à son front, dans l'éblouissement du soleil, et nous vîmes un visage menu, encadré de cheveux blancs, serrés sous la cornette. Il y avait tant de bonté semée dans les plis fins de ses rides, au coin de ses yeux et de ses lèvres !

Alors, elle nous reconnut :

— Ça va-t-y bien, dit mon père, d'une grosse voix qui voulait être joyeuse.

Elle eut un haussement d'épaules d'une lassitude infinie.

— A notre âge, avec tout not' malheur !

Comme si ce simple mot avait brisé en elle quelque chose, soudain les traits fins et menus, les traits semés d'une poussière d'ans et de bonté se crispèrent, et silencieusement la petite vieille se mit à pleurer.

Pourtant elle se calma, et les mains encore frémissantes, elle voulut nous faire les honneurs de son jardin.

Petit jardin, qu'elle mettait son orgueil de bonne ménagère à planter de balsamines et de dahlias, au temps où son garçon était vivant. Maintenant il portait des traces imperceptibles de négligence; par la brèche ouverte dans la haie, les poules du voisin entraient en caquetant : frappant dans les mains, la vieille les chassa.

— Que fait Grangier ? demanda mon père.

Elle jeta un coup d'œil inquiet vers la maison, et dit tout bas, d'un ton de confidence :

— Ah, ne m'en parlez pas ! Tous les jours que Dieu

fasse, y reste au coin du feu à *raminer* son chagrin, sans qu'on puisse lui tirer une parole.

Se raidissant, elle nous précéda dans la maison. L'intérieur exhalait une sensation indéfinissable d'abandon. Une odeur de laitage ancien flottait dans la cuisine; par la lamelle brisée d'un volet qu'on avait négligé de remplacer, un rai de soleil soulignait les poussières accumulées sur les chaises de bois et sur la crédence. L'ombre était bruissante de mouches dont les tourbillons se levaient, à chacun de nos pas.

C'étaient des gens aisés, pourtant. Les meubles étaient cossus; le cadran de l'horloge serti de cabochons jetait des étincellements de pierreries!

Nos yeux s'habituaient à l'obscurité, et nous aperçûmes le vieux assis dans un fauteuil d'osier, les pieds enfouis dans la cendre.

Mon père lui frappa l'épaule :

— Eh bien, Grangier, on ne connaît plus les amis ?

Il tourna lentement la tête, et leva la main, comme pour prendre à témoin quelque chose :

— Nous ne sommes plus rien, nous ne savons plus rien, nous ne valons plus rien.

— Du courage, fit mon père.

Le vieux baissa la tête, et regarda fixement l'âtre mort. Mais la femme alla pousser le volet, et le grand jour éclaira la face du père, ses yeux atones. Il ne remuait pas, ses mains crispées se nouaient à ses genoux, et toute son attitude exprimait un indicible affaissement.

Pourtant la vieille s'empressait. Son trottinement menu glissa sur le plancher. Bientôt la flamme claire des sarments crépita joyeusement dans l'âtre, et l'omelette

dorée, semée de tranches de jambon se boursoufla dans la poêle.

Le vieux parut se ranimer, comme nous nous mettions à table, il parla :

— Dire qu'on avait tout pour être heureux! Avoir tant trimé pour amasser du si bon bien. Et pour qui maintenant? Des petits-cousins, autant dire des étrangers, qui trouvent le temps long après not' mort.

— Calme-toi, dit la femme.

Il secoua la tête, et sa lamentation repartit, monotone.

— Y m' dégoûtent, quand je les vois venir ici, avec leurs yeux luisants. Cousin par ci, cousin par là. Les mains leur démangent dans les poches, tellement qu'ys ont des envies de tout prendre.

Et la femme expliqua que c'était naturel, parce que les héritiers étaient pauvres et chargés d'enfants.

Une porte battit, quelque part.

Furtive, une ombre glissa devant la fenêtre.

— Encore un qui nous vole, dit le vieux.

Justement, il avait surpris une femme, parente éloignée, qui la semaine précédente rôdait autour du poulailler.

La femme alla voir, pour le calmer.

Les pas s'éloignaient.

Le vieux retomba dans sa rêverie.

Nous restâmes jusqu'au soir, muets et oppressés. Un sûr instinct avertissait mon père que les paroles, les paroles banales que les hommes prononcent si facilement, sont inutiles en présence des grandes douleurs qui ne veulent pas être consolées.

Le vieux restait à sa place, auprès du feu, les pieds dans la cendre.

Bonne dame

Les dimanches, après vêpres, on se faufilait chez Bonne dame.

Bonne dame était la veuve d'un ancien officier aux Cent Gardes qui habitait le Château. La tombe du baron Doucet, un lourd sarcophage de marbre, écrasait de sa splendeur les croix de bois blanc, dans le cimetière.

On ouvrait doucement la porte, sans faire sonner la cloche. La bande joyeuse pénétrait dans la cour, rongée d'herbe. Des tilleuls versaient une ombre où flottait une odeur de miel. Parfois une fleur se détachant, tombait dans le vide en tournant comme un insecte aux ailes blondes. Il fallait faire un crochet, pour éviter le chien, qui sommeillait dans sa niche, le museau sur les pattes.

Les domestiques fermaient les yeux, ayant reçu des ordres.

Bonne dame se tenait habituellement sur le perron, assise dans son fauteuil d'osier. Elle avait grand air, gardant une certaine finesse dans les lignes empâtées de son visage, que des anglaises blanches encadraient. Elle respirait péniblement. De lourdes bagues chargeaient ses doigts. Un camée fermait son corsage. Elle était vêtue d'une douillette de soie couleur lilas, qui, à chaque mouvement qu'elle faisait, bruissait doucement.

Son regard errait sur la profondeur de l'avenue, que le couchant emplissait d'un poudroiement doré.

Elle avait été fort riche, mais l'argent fondait dans

ses mains. Elle donnait sans regarder, et entretenait dans son château des parasites qu'elle nourrissait par bonté d'âme.

Le spectre de la misère, qui s'avançait dans le soleil, entre les mélèzes et les pins, emplissait son regard d'un indicible effroi.

Elle songeait au passé, aux jours brillants de sa jeunesse, et elle se plongeait dans la mélancolie des regrets.

Les choses autour d'elle retournaient au néant. Les dalles du perron, disjointes, oscillaient sous les pas; les portes-fenêtres pendaient à leurs gonds rouillés, la couverture de chaume des vide-bouteilles, disséminés dans le parc, se creusait de larges trous. Et dans le silence qui s'appesantissait sur ces ruines, on croyait entendre distinctement le grignotement imperceptible de la rongeuse qui détruit tout.

Rien n'était triste comme cette vie qui finissait dans cet abandon!

Assises à côté de Bonne dame, deux femmes se tenaient dans une pose déférente, deux épaves de la vie, qu'elle gardait par charité.

Une d'elles s'appelait Catherine Macquin. Son masque de cire avait une effrayante rigidité. On racontait tout bas l'effondrement de sa vie à la suite d'une aventure d'amour dont les détails étaient oubliés. Atteinte d'une « maladie noire », son mal empirait par les soirs troublants d'été; elle allait s'asseoir au bord des étangs largement empourprés, à l'heure où des chuchotements inquiets s'éveillaient dans les roseaux, et elle restait là sans bouger, le front barré par le plissement de l'idée fixe.

Elle finit par se jeter à l'eau.

L'autre, mam'zelle Annette, était une petite vieille, fine, proprette, remuante, toujours vêtue coquettement de camisoles blanches, bien repassées. Elle avait rôti le balai dans son jeune temps; son nez rougissait, mais ses yeux étaient restés très beaux sous leurs cils fanés. Il lui restait de son passé une sorte de minauderie, et une curiosité des choses d'amour qui la rendait indulgente aux filles qu'on mettait à mal dans le pays.

La baronne s'alourdissait entre ces deux débris. Pourtant, elle leur parlait doucement, comme à des enfants; sa voix, nuancée d'ironie, quand elle s'adressait à la mam'zelle, se mouillait de pitié quand elle parlait à la malade.

Quand nous avions couru dans le parc, et lancé l'escarpolette à toute volée, mam'zelle Annette nous emmenait danser.

Bonne dame se mettait au piano dans le grand salon dont le parquet était soulevé par endroits. Des fêtes galantes peintes au-dessus des portes montraient des bergères en paniers, tenant des houlettes ornées de rubans. Des trous par places crevaient la toile, et sur la cheminée, sur les consoles de marbre étaient amoncelés des bibelots, des reliques à la fois puériles et touchantes, dont chacune rappelait des souvenirs.

Alors la musique commençait.

Promenant ses doigts sur l'ivoire jauni, Bonne dame tirait de l'instrument des accords dont elle suivait dans l'air la mystérieuse résonance.

Nous dansions. Mam'zelle Annette toujours rieuse, corrigeait une attitude, arrondissait un geste. Nous étions balourds, en vrais petits paysans et nos souliers ferrés glissaient sur le parquet.

La maniaque grommelait dans son coin.

Au mur étaient accrochées les épaulettes du cent-gardes, dont l'or était fané, comme l'ivoire du piano, comme la soie des tapisseries.

Alors Bonne dame, nous oubliant, jouait pour elle.

Sous le mystérieux pouvoir de la musique, évocateur de songes, on eût dit qu'elle se transformait. Elle redevenait jeune, presque jolie. Le plissement fin d'un sourire animait sa bouche, ses yeux noyés dans une extase suivaient le cortège des visions heureuses, descendant les marches de cristal que les sons traçaient dans l'air. Les personnages des trumeaux prenaient des attitudes et poursuivaient la conversation galante, commencée depuis les temps.

Tout y passait; elle jouait les morceaux de musique imitative qui faisaient la joie de nos pères. Le *Siège de Prague* déchaînait le tonnerre des basses, évoquant le grondement du canon et le galop des chevaux, tandis que des trilles filaient aigus comme des sifflements de balles. Suivant la pente des souvenirs, elle retombait aux mélodies de sa jeunesse, aux sanglotements romantiques du *Plaisir d'Amour*, et les flonflons d'Auber faisaient ruisseler leur sentimentalité banale, leur exotisme de convention. Elle saccageait les partitions, et les lithographies se succédaient, représentant des poètes mélancoliques au bord des lacs, ou des houris voluptueusement étendues dans des Alhambras, meublés bourgeoisement.

Elle défaillait, la main sur les yeux, et s'abîmait dans un douloureux anéantissement. Sans doute elle revoyait la fin du Second Empire, les chasses à courre dans la forêt de Compiègne et les crinolines s'étalant sur les pelouses, aux soirées de Saint-Cloud.

La voix de Catherine coupait ce recueillement.

— Des rengaines. Tout ça ne donne pas du pain à manger.

Pauvre Bonne dame. Elle nous congédiait, un peu lassée.

Dehors la nuit venait, marchant à pas de velours.

Nous nous enfoncions dans le parc, dont les avenues s'allongeaient ! Sur nos têtes s'ouvraient les arceaux ténébreux des charmilles, que le couchant trouait de clartés innombrables.

On arrivait au bout de la pièce d'eau. La balustrade de pierre avait croulé, des déesses gisaient sur le fond vaseux, la face rongée de mousses verdâtres. Soudain un coup de vent passait, éveillant dans la profondeur des arbres des bruits de voix, et toute la bande prenait la fuite.

On disait aussi qu'il y avait dans cet étang un brochet monstrueux. Les remous qu'il soulevait en chassant les carpes auraient fait tourner un moulin. On lui avait tiré vainement des coups de fusil.

Nous avions peur.

*
* *

Bonne dame laissa couler sa vie, la musique tissant entre elle et les réalités son voile ondoyant où s'ébauchaient des images. A mesure que le sort lui devenait plus hostile, elle se réfugia dans la contemplation du passé, puisant dans ses regrets l'hébétement d'un narcotique, et sa bonté s'élargissait avec l'âge, une bonté faite de veulerie et d'abandon.

Elle fut une proie aux faméliques de toute espèce qui rôdaient dans le château, sous prétexte d'y travailler.

Vint une année où la vigne coula, où les houblons embrunirent. Il fallut emprunter. Obliques et sournois, des hommes d'affaires se glissaient dans le château. Ils portaient des serviettes bourrées de papiers et jaugeaient d'un coup d'œil rapide la valeur des meubles anciens et la solidité de la bâtisse.

Bonne dame les regardait, indifférente.

Autour des feux crépitants d'automne, dont la flambée illuminait la salle, maintenant une séquelle se bousculait, de truands, de miséreux, de galapiats. Ils clignotaient d'aise devant l'âtre, et tendaient à la flamme leurs ventres faméliques, lestés d'un bon repas. Les bougres avaient les dents longues et mangeaient le château, le parc, les bonnes vignes.

Il fallut vendre.

*
* *

Je me rappelle très bien ce jour-là.

Tac, tac ; le marteau d'ivoire sonnant aux mains du commissaire priseur semait sur la table de la grande salle son bruit sec et menu. Il sonnait étrangement, ce bruit, dans le grand silence, tandis que les paysans en blouse bleue qui faisaient cercle, se regardaient effarés.

Tac, tac. Personne ne soufflait mot.

Le commissaire alluma une à une des bougies microscopiques.

Elles jetaient une lueur tremblotante, qui brillait un instant pour s'éteindre aussitôt. — Une lueur, deux lueurs, le marteau ponctuait. — Et les volutes de fumée bleue se déroulaient dans l'air immobile.

Elles déroulaient lentement leurs anneaux bleuâtres,

ces fumées légères, qui bientôt s'évanouissaient. Pourtant leur trame tenue emportait au néant une vie jadis opulente, des souvenirs heureux, de rayonnantes visions : chasses à courre galopant dans la forêt de Compiègne, et les soirées de Saint-Cloud, et les déesses de marbre, qui penchaient leur front poli sur le mystère de l'étang.

Les sons du piano arrivaient à la salle, étouffés par l'épaisseur des murs.

Le château fut adjugé à un industriel, qui arracha les vignes, fit curer la pièce d'eau, et coupa les charmilles.

* * *

Avant de quitter sa maison, Bonne dame voulut en faire le tour, une dernière fois.

C'était un dimanche d'octobre, après vêpres. Nous avions gauchement dansé, remuant nos membres dans le grand salon, tandis que les sons du piano égrenaient dans l'air de mourantes vibrations. Bonne dame eut un geste d'une résignation infinie, et jetant sur ses épaules un fichu de laine, elle prit le bras d'Annette, et dit en soupirant :

— Allons, ma fille. Il faut dire adieu à notre pauvre jardin.

Parmi des amoncellements de nuées grises, le soleil agonisait. Les feuilles, glissant de branche en branche, peuplaient les massifs de froissements inquiets, et la robe de la baronne, frôlant le gravier des allées, faisait entendre un susurrement, plus douloureux que le sanglot des futaies hivernales.

Elle s'arrêta devant ses vignes.

Immobile, elle avait un hochement de tête désespéré,

à la vue des bonnes terres défoncées, des ceps tordus, arrachés. Jadis les évêques de Toul promenaient sur ces terrasses la magnificence de leurs airs seigneuriaux, et nostalgiques, venaient y rêver aux splendeurs entrevues de Versailles... Elle aussi aimait y causer avec ses vignerons, les années de récoltes fameuses. Ils levaient leurs fronts ruisselants de sueur, parmi les échalas, et secouant leurs souliers lourds de glèbe, venaient apporter à sa bonté souriante le tribut de leurs adorations.

Elle revit l'étang, maintenant muet et profané; sur les rives vaseuses, les déesses de marbre gisaient, comme des cadavres mutilés.

Devant la charmille dévastée, devant les grands arbres abattus, étendant leurs branches fracassées dans l'air froid, pareils à des géants vaincus, son cœur saigna, et sa douleur creva dans un sanglot :

— Ma pauvre allée!

Un frémissement secouait ses épaules, et ses larmes, refoulées dans sa gorge, mouillaient sa voix.

Elle se pencha doucement, longuement, cherchant à surprendre parmi les ombres du soir le fantôme des anciens jours. L'air se peuplait d'invisibles présences, et des froissements de feuilles semblaient des pas furtifs.

Jadis elle marchait sous cette charmille, au bras de son mari, alors que les nuits d'été versaient dans leurs cœurs des rêves surhumains de tendresse. Appuyés sur le mur, dont le faîte croulait sous leurs bras, ils regardaient la clarté de la lune étalée sur la prairie, et les brumes au loin tournoyant sur les eaux. Ils ne parlaient pas. Le bonheur à côté d'eux tombait goutte

à goutte dans le silence. Assis sur cette borne, il lui avait adressé ce soir-là, des mots si délicieux, que son âme en était restée, pour la vie, palpitante...

Le souffle même de l'au-delà n'avait pu glacer la volupté ardente de ce souvenir.

La baronne s'arracha à cette contemplation. Il fallut rentrer à pas lents, dans l'universel sanglotement des jonchées de feuilles sèches.

la Babette

« Méfie-toi des hommes ; ils ont tous une dent de loup dans la gueule ! »

Ayant ainsi parlé, la Babette saisit une poignée de laine, et se mit à l'étirer rageusement.

Notre voisine était cardeuse de matelas.

La laine blanche foisonnait, couvrant de sa masse floconneuse le cendrier de toile grise. Et des brins voletaient, et s'accrochaient aux aspérités du crépi, le long du mur.

Tout en travaillant, elle mâchonnait une croûte de pain. Une seule dent lui restait sur le devant, solide et bien plantée.

Autour de nous, fondait dans l'air une sorte d'alanguissement. Emprisonné au coin du mur, le soleil de mars se réchauffait, tourbillonnait comme un bourdon froissant ses ailes à une vitre. Un porc grognait, secouant la porte de son réduit. A chaque instant, l'air se rayait du vol d'une abeille, qui venait se poser sur les « corbeilles d'argent » des plates-bandes. Le printemps charriait des odeurs de terre et ce bourdonnement sonore qui semble la voix de la lumière.

La vieille noua ses mains à ses genoux. Elle songeait à des choses, et rien ne trahissait le murmure intérieur de ses pensées, rien que le hochement de sa tête grise, et ses lèvres remuant sur ses gencives édentées.

Elle soupira et dit tout bas :

— Le joli bois est fleuri sur la côte.

Quelque chose remua derrière la treille sarmenteuse.

— N'aie pas peur, c'est Misti.

Le chat montra sa tête, ronde et massive. Des raies noires cerclaient ses yeux comme une paire de lunettes. Ses griffes éraflaient doucement le mur. Il vint se coucher aux pieds de la Babette, avec un ronron voluptueux, et se coucha sur le dos, les yeux clignotants, tandis que la vieille passait sa main dans le poil tiède de son ventre.

— Coureur ! je t'ai entendu raouer, sur les toits, toute la nuit.

Il y avait de tout dans son accent, de l'admiration, de la tendresse, et un peu de cette rancune qu'elle portait aux hommes.

Misti prit son élan, et sauta au milieu d'une plate-bande déjà bêchée. Il s'accroupit, les flancs au ras du sol ; des souffles câlins soulevaient sur son dos des touffes de poils. Par moments il bondissait, giflait le vide de sa patte, et attrapait quelque chose qu'il grignotait longuement, le museau entre deux mottes.

Babette s'exclama :

— Le v'là encore qui mange des hannetons, des cochonneries ! Quelle sale habitude !

Et toute sa tendresse était remuée.

Rentrant dans la cuisine, elle y prit une assiette pleine de lait.

— Régale-toi !

Ce fut un signal. Une armée de chats, maigres et faméliques, descendait des bougeries et des chambres à four, dont les toits alignaient leurs rangées de tuiles sous un miroitement de lumière. Leurs échines anguleuses se dessinaient sur le ciel, leurs queues galeuses traînaient. Serrés autour de l'assiette, ils lampaient le lait à petits coups de langue rapides et inquiets.

— Ah ! les canailles !

Le rire de la vieille lui secouait le ventre.

Une mère aux bêtes, cette Babette. Sa maison était une ménagerie : dans tous les coins il y avait des grouillements de bestioles. Des cochons d'Inde couraient au fond d'un vieux tonneau, des lapins dans une baraque approchaient des grillages leurs museaux moustachus, plissés de froncements rapides. Bonne vieille ! Une bonté qui aimait soigner des bobos et panser des blessures. Quand un poulet avait la patte écrasée par un cheval, elle lui refaisait une jambe avec un bout de bois, et la bestiole courait, semant sur le plancher son tic tac menu d'infirme.

Nous restions là, blottis frileusement au coin du mur.

Une grosse voix soudain nous fit tressaillir, tandis qu'une ombre se déroulait, gesticulant à nos pieds :

— Salutance à la compagnie !

Babette dit pour me rassurer :

— C'est mon homme, le Tourment.

Levant les yeux, j'aperçus une silhouette toute noire dans le soleil. Puis je distinguai une face rougeaude, un grand nez, une moustache retombant lourdement sur une bouche lippue. L'homme était coiffé d'une casquette

de soie dont le vent gonflait la coiffe, comme un ballon d'enfant.

La femme dit :

— Te v'là, bon apôtre ?

— Faut croire.

— Tu n'as plus le sou.

— Y fait si soif.

— Tu viens te remplumer ici.

— Cause-toujours, la mère !

C'était l'homme de la Babette. Il exerçait la profession de limeur de scies, comme le montraient les lames ébréchées qui pendaient dans son dos, et la couenne de lard qu'il tenait à la main. Il allait dans les villages, restait cinq ou six mois sans revenir, faisait des misères à la Babette dont il avait mangé le bien en ribotes fastueuses.

Il aimait la vie d'auberge, les conversations avec les gens qui passent, marchands forains, chemineaux, juifs acheteurs de bétail. Incapable de résister à l'offre d'un verre, il s'abandonnait aux inspirations de la godaille. Quand il était saoul, il s'attachait aux gens, les harcelait, d'où son nom de Tourment.

En ce moment, il se tapait sur le ventre, et, la mine goguenarde, tortillant sa bouche lippue, son nez s'allongeant comme pour flairer l'odeur lointaine des cuisines, le « gueulard » racontait ses dernières prouesses. A Authey il avait mangé des grives, et dans une auberge de la Woevre, il s'était régalé de matelotes de tanches, qu'on prenait dans le réservoir. On se léchait les doigts quand on mangeait la sauce au vin épaisse, odorante, savoureuse.

La vieille baissait la tête, tristement.

L'autre redoublait. Il finit par monter au grenier, où il se coucha dans le foin.

La Babette se remit à tirer sa laine. Prise d'un attendrissement soudain, d'un besoin de confidence, elle me raconta ses peines, comme elle les aurait confiées au mur, au chat Misti, aiguisant ses griffes sur l'écorce d'un prunier.

— C'est pas un mauvais homme, le Tourment, mais le caractère est trop faible. J'ai pas eu gros de contentement avec lui. Faut-y qu'on soye bête quand on est jeune. C'était sa carrure, ses belles façons qui m'avaient plu. J'étais si contente de l'avoir les premiers temps de not' mariage, que je me tenais à quatre pour ne pas danser, dans mon coin, quand j'étais seule.

Dès lors une vie charmante commença pour moi. Le Tourment m'emmenait à l'auberge de la mère Marie, et les jours se suivaient dans leur monotone douceur, toujours pareils. Il me semble que j'entends encore les propos de la forge, chez le maréchal, le grésillement du fer rouge qui plonge dans l'eau, le claquement de la soupape de feutre qui ferme le grand soufflet. La conversation des paysans somnole, s'enlise, et tout à coup repart sans qu'on sache pourquoi.

D'autres jours, c'était la ribote qui traînait ses gros souliers sous la table, et tapait joyeusement les bouteilles sur la table. Le Tourment ayant rencontré un camarade l'assommait de bourrades enthousiastes, ou faisait d'interminables parties de quilles. La boule roulait, fracassant les quilles cerclées de fer. Dans les vignes avoisinantes, des dos courbés se relevaient dans l'épaisseur des échalas, et des voix criaient aux joueurs :

— C'est-y dans vot' chantier qu'on embauche ?

Mais le Tourment devenait triste. Une sorte de regret l'envahissait, lui mettant au cœur la nostalgie de la vie errante, et des cuisines savourées dans les auberges. Et il se plaignait de rester oisif.

— On fait comme les autres, disait Babette. On prend une bêche ou une raclotte.

Il haussait les épaules : « La terre est trop basse. »

Elle se taisait, intérieurement flattée par ces airs de grand seigneur.

Ça finit mal.

Un soir je trouvai Babette en pleurs. Son homme était parti, mais en quittant le pays, il lui avait joué un tour de sa façon. Il avait bazardé le saint-frusquin à des commères à l'affût d'une bonne occasion. Vendue, la maie de hêtre luisant, vendues les chaises de bois, vendu le plumon du lit, empli de duvet tout neuf. La vieille se tordait les mains à la vue de sa chambre mise au pillage...

Cet été-là fut très chaud. Le soleil incendiait les chaumes moissonnés où grésillait la vibration des sauterelles. Le ciel était plein d'un crépitement de lumière.

Alors la vie des bêtes grouillait confusément dans la maison de la Babette. Des poules couvaient, arrondissant leurs ailes sur les corbeilles remplies de paille. Des bandes de petits canards couraient dans la basse-cour, vêtus de duvet jaune drôlement hérissé.

La Babette, assise sur un billot de hêtre, contemplait ses nourrissons, souriante, les mains moites, défaillant de maternité.

Misti ayant cessé ses courses nocturnes sur les toits, devenait gras. C'était une boule soyeuse, d'où sortait

un ronronnement. Mais il avait un frisson de l'oreille quand un grignotement de souris courait derrière une cloison.

Babette prenait son ouvrage.

Le couchant rayait les chènevières de grandes ombres. Des odeurs de miel montaient des sureaux. Dans le village la vie s'éveillait; des chaînes sonnaient sur la margelle des puits. Hèlement d'un marinier, bruit d'une gaffe éraflant un bordage, meuglement d'une vache, tous ces bruits s'engouffrant dans la chambre y tourbillonnaient, formant à la fin une rumeur confuse, pareille au bruissement qu'on entend dans les coquillages.

La Babette tâtonnait pour enfiler son aiguille. Elle me tendait le fil en soupirant :

— Faut-y s' voir si vieux, tout de même!

J'étais heureux quand elle ouvrait son armoire. Un vrai musée. Sur les rayons reposaient dans un pêle-mêle bizarre des bibelots, des tasses à café gagnées à la foire, des statuettes de saints, coloriées avec mauvais goût, une boule de verre étamé, miroitante et ronde comme une lune. Elle essuyait ces objets du coin de son tablier, avec des mouvements précautionneux, et s'arrêtait parfois pour tomber dans une contemplation souriante.

Mais j'admirais par-dessus tout un oiseau de verre filé, fragile et merveilleux. Une lumière irisée chatoyait dans sa queue. Ses yeux étaient noirs comme deux points de jais. Fixé sur un mince ressort, il tremblait au moindre choc, prenant au milieu des objets inanimés une apparence de vie.

— Babette, donne-moi l'oiseau.

Elle disait non, jusqu'au moment où lassée, elle consentit.

Mon émotion était telle que je laissai tomber le bibelot.

Alors Babette pleura, ramassant les morceaux de verre dans son tablier.

Le Tourment lui avait rapporté ce cadeau, dans son jeune temps, quand il se mettait encore en frais de galanterie.

*
* *

Les jours diminuaient. On rentrait les pommes de terre.

La porte s'ouvrit.

La Babette s'écroula sur sa chaise, à la vue du Tourment qui revenait.

Dans quel état! Il n'avait plus que la peau et les os; son nez tombait lamentablement sur sa grosse moustache, et ses mains amaigries tremblaient de fièvre.

Il toussait, une toux rauque qui secouait son corps, le faisait vaciller sur ses jambes.

Où était le large rire des retours d'antan, et la goguenardise de la trogne enluminée? Il pleurnichait, comme un enfant qui ne sait pas dire où est son mal.

Il avait dû prendre ce « mauvais mal ». expliquait-il, dans un hangar ouvert à tous les vents, où il travaillait.

Elle fut bonne, la pauvre Babette. Elle ne demanda pas de détails inutiles. Atteignant la bassinoire de cuivre accrochée à un clou, elle l'emplit de braise chaude qu'elle tassait parmi la cendre. En un clin d'œil le Tourment fut dévêtu, couché dans le lit chaud, avec

le bonnet de coton enfoncé jusqu'aux yeux et la couverture remontée au menton.

Puis elle le borda maternellement, et s'assit au chevet toute songeuse.

Le Tourment dormait d'un sommeil lourd, agité de sursauts, et les visions du cauchemar se succédant, il prononçait des paroles incohérentes. Le lendemain, il allait plus mal; la Babette le soigna de son mieux, émue jusqu'au fond de sa tendresse guérisseuse. Le coquemar ne quittait plus le coin du feu, contenant des tisanes de toute sorte, la mauve qui est bonne pour l'estomac, la bourrache qui fait suer, le bouillon blanc qui guérit les rhumes.

Ça ne traîna pas. Le Tourment mourut trois jours après, et le charron vint le clouer dans la grande boîte, avec de gros clous, pour lui ôter l'idée de revenir.

La Babette fit bien les choses. Elle ne marchanda pas les cierges du luminaire dont chacun pesait une livre, ni les quarante sous qu'on donne à l'enfant de chœur qui porte la croix.

Au repas funèbre, il y avait bien vingt personnes, venues des villages avoisinants.

Les invités s'en allaient, assis sur des bottes de paille, dans leurs chars à bancs. La Babette soufflait, assise sur le banc de pierre devant sa maison.

Des soucis contraires travaillaient son esprit. A la fois triste et soulagée, elle s'applaudissait d'avoir mené à bien la cuisine pour vingt personnes, et, pensant à son homme, elle sentait un grand vide dans sa maison.

L'air était doux. Les poules rentraient, ramenées par leurs coqs. Des feux d'herbes, allumés dans les champs, exhalaient une odeur pénétrante.

Toute cette joie faisait mal à la pauvre vieille. Les commères redescendaient des vignes, et posant leurs paniers à terre, elles entreprenaient de consoler la Babette avec des paroles bourrues :

— Faut bien se faire une raison.

Une autre glapissait :

— Vous v'là bien débarrassée. Un malabre pareil qui était toujours soûl !

— Faut en prendre un autre, un jeune !

Elles s'esclaffaient ; la Babette secouait la tête.

Elles partirent. Alors elle se tourna vers moi :

— Pour sûr qu'y ne valait pas grand chose, mais je voudrais bien qu'y soit là tout d'même !

***

Quelques mois après, il arriva une chose étrange. Un vieux vagabond passait depuis quelque temps dans le pays. Personne ne le connaissait. Il ne ressemblait pas aux autres mendiants qui vont, de porte en porte, marmottant des oremus d'une voix dolente, et remercient humblement, quand on leur a donné le morceau de pain taillé dans la miche. Le vieux était étrange et terrible ! Sa chemise entrebâillée laissait voir les broussailles de sa poitrine. Sa tête était coiffée d'un feutre graisseux dont les bords étaient découpés en lame de scie. Et il s'appuyait sur une béquille à la poignée rembourrée de chiffons, boitant d'une façon trop étudiée pour être naturelle.

Il semait la terreur sur son passage ; ce malandrin demandait l'aumône à sa façon, brutalement, tambourinant les cloisons des corridors du gourdin noueux qu'il

serrait dans sa main. Quand on tardait à lui ouvrir, il criait d'une voix rauque :

— Hé là, y a-t'y du monde dans la bagnole?

Il n'était jamais content, quoi qu'on lui donnât. Il réclamait un sou, des pommes de terre, un morceau de lard. Le fermier grand Charles qui l'avait secoué, l'avait entendu marmoter des menaces; il parlait de flanquer le feu aux quatre coins de la cambuse.

Les chiens du village, ayant flairé en lui un ennemi, tournaient autour du mendiant, la lèvre retroussée sur leurs crocs. Il les tenait en respect, faisant avec son gourdin des moulinets terribles.

Ce jour-là, je m'étais faufilé chez la Babette.

Un bruit de voix m'arrêta dans le couloir. Ce que je vis me stupéfia. Commodément installé dans le fauteuil d'osier qui servait au Tourment pendant sa vie, le vieux vagabond fumait sa pipe à petits coups, devant l'âtre en feu. Ses pieds étaient à l'aise dans les larges sabots du mort; et le sacripant se carrait, allongeait ses jambes sur la taque chaude.

Et le soleil pénétrait largement par les vitres, jetant sa gaîté sur les murs. Le matin d'hiver était lumineux et sonore comme un cristal.

Sur la petite table où le Tourment avait bu si souvent sa chopine, des assiettes contenaient les restes d'un repas confortable. Une tranche de gruyère s'étalait sur un papier, grasse, onctueuse; un litre de vin gris jetait sur les faïences un papillotement de lumière.

Le vieux buvait la goutte, à petites gorgées, relevant sa lèvre pour sucer sa moustache.

— Encore une petite goutte, dit Babette.

— C'est pas de refus, ma bonne dame.

L'homme se leva, avec des geignements de douleur, comme si ses membres s'étaient ankylosés pendant le repos. Il remit ses grosses chaussures, frappa le sol du talon pour les assurer, puis jeta sa besace à son épaule, d'un geste las, et promenant un regard autour de lui :

— Faut se quitter, ma bonne dame, dit-il ; on engraisserait à mener cette vie-là. Je me rappellerai vot' frichti, là-bas, sur la route.

Puis il prit son air terrible et enfla sa grosse voix :

— Quelle idée qui vous a passé par la caboche?

La Babette ne répondit pas : elle secoua la tête, toute gênée. Puis ayant fouillé longuement dans sa poche, elle en tira une poignée de gros sous, qu'elle mit dans la main du vagabond, humblement, avec une hésitation :

— Voilà pour du tabac, fit-elle.

L'homme prit les sous et partit, haussant les épaules. On entendit la béquille marteler le sol de terre battue du corridor, puis la porte se referma, et des chiens aboyèrent.

Et comme je restais là, bouche bée, la Babette se moucha, renifla bruyamment, et me dit tout bas en manière d'explication :

— C'est qu'y ressemble tant à mon pauvre homme!

la vie de l'eau

Retenu par un barrage, le fleuve contourne le village. Charriant des paquets d'herbes et des bois morts, le flot lave les grèves, pénètre dans les mortes obstruées de joncs vaseux, où s'abattent des vols d'étourneaux,

et le cours des eaux fait ruisseler au fond du val une sorte de tendresse silencieuse.

Je passe mes journées au bord de la rivière.

J'aime la vie puissante que le fleuve charrie, les chalands trapus dont le bordage rase le flot, qui portent une maisonnette aux volets minuscules, peints en vert. Des enfants courent sur le pont goudronné; les sonnailles des chevaux s'égrènent sous les ormes du chemin de halage.

A vivre ainsi au bord des eaux, il semble que leur limpidité pénètre votre âme.

*
* *

C'était jour de lessive; le cuveau avait coulé dans la chambre à four, remplissant la chambre d'une odeur d'iris et de cendre chaude. Agenouillées dans leurs caisses bourrées de paille, qu'on appelle des *choyottes*, les lavandières martelaient le linge à coups de battoirs.

— Ahi! le gris. Ahi!

Un bateau monta vers nous.

Le cheval se ramassait, faisait feu des quatre pieds, quand ses fers éraflaient les silex taillés de la route. La corde se tendait, fouettait l'eau. Des muscles saillaient sur le poitrail de la bête, ceint d'une résille de ficelle, pour le protéger de la morsure des taons.

— Ahi! le gris. Ahi!

Toute une flottille apparut; une drague ouvrait la marche, allongeant sur l'eau sa coque de tôle percée de hublots où des chaînes coulaient. Un remorqueur la traînait en haletant, et derrière venait un chapelet de chalands à l'avant bariolé de couleurs.

Ce fut un événement dans ma vie.

Alors un ravissement me monta au cœur, presque sans cause, un de ces ravissements de la première enfance. De grands souffles gonflent l'âme, qui palpite, comme une voile, sur le bord du monde à conquérir.

En un instant, la solitude de la rivière s'anima. La drague s'amarrait ; elle siffla, et les godets d'acier mordant le fond de galet, la chanson du travail vibra dans la vallée.

Le premier bateau reposait dans une anse, balancé sur le flot. C'était une petite maison blanche, joyeuse, aux fenêtres fleuries de géraniums, flottant sur un lourd ponton. Elle tirait sur ses amarres de filin qui grinçaient doucement, et semblait envahie par une lassitude, une sorte de bien-être qui assoupissait sa membrure, au sortir d'un long voyage.

Quand on eut installé la passerelle pliante, une fillette descendit et vint jouer sur le pré.

Un charme sauvage émanait de ses yeux, de ses cils noirs, de ses membres grêles dont les moindres mouvements avaient une grâce animale. Ses cheveux noués en touffe sur le sommet de sa tête par un ruban de couleur feu, tiraient un peu ses tempes et bridaient ses paupières. Son regard coulait, avec une ruse, par la fente...

Je lui demandai :

— D'où viens-tu ?

Elle montra la rivière et dit :

— De là-bas.

— Tu n'as pas de maison ?

Elle rit, haussa les épaules, et montra la cabine qui sommeillait sur l'eau miroitante.

— Si tu tombais à l'eau en jouant ?

Elle répondit fièrement :

— Je sais nager.

Et j'ouvris de grands yeux.

L'instant après, la connaissance était faite, et, me prenant par la main, la fillette me conduisait dans sa maison.

Il ne ressemblait pas, ce logis, aux maisons de la terre. Les meubles de sapin verni luisaient, pareils, dans leurs proportions calculées, à un ménage de poupée. Le fourneau microscopique jetait l'éclat de ses nickels et toute la chambre était rayée d'une moire papillonnante de lumière, réverbérée par le flot. Par un contraste amusant, la destinée s'était plu à exagérer les proportions des maîtres du logis. Le père était un géant aux moustaches lourdes, dont les biceps roulaient sous l'étoffe rayée de son jersey ; et la mère, une grande femme dont la coiffure était un étalage savant d'accroche-cœur, s'insinuait dans la cuisine avec les mouvements onduleux d'une couleuvre pénétrant dans un buisson.

La petite fille s'appelait Amarine, un nom étrange qui allait bien avec le nœud rouge de ses cheveux.

Dès lors je devins l'hôte du logis flottant : mes parents n'en savaient rien. J'étais à la fois heureux et torturé, et je savourais doublement l'obscure volupté du mystère et de la faute.

Amarine me faisait peur, et par là même elle m'attirait. Le charme de sa personne était fait de l'émoi qu'elle soulevait dans mon être. C'est là le secret des amours vivaces. Elle savait accomplir des exploits dont la tranquille audace me stupéfiait, comme de détacher

une barque, et la conduire dans le courant en maniant la godille à l'arrière.

Plus terrifiante encore était sa poupée, une fille aux cheveux filasse dont les yeux d'émail chaviraient quand on la couchait sur le dos. Son immuable sourire peint planait sur nos conversations d'enfants. Elle faisait naître en moi des mouvements confus de peur, par cette apparence de vie, mécanique, et figée; et je préférais jouer avec le petit ménage en poterie de Sarreguemines, qu'on alignait sur le bordage du ponton pour jouer à la dînette.

Parfois nous allions sur la drague où le père d'Amarine était chauffeur. Le tintamarre des chaînes sonnant sur les plaques de tôle nous assourdissait. Par moment le bon géant moustachu passait sa tête, luisant de paillettes de charbon, par le hublot de la machine, et ses yeux blancs, dans sa face noire de fumée, nous souriaient.

Il m'apparaissait comme un Dieu, domptant le monstre au souffle de feu, aux membres de bronze et d'acier dont il huilait les articulations. Une puissance inconnue résidait dans sa main, dont un seul mouvement mettait en branle la formidable machine.

Le printemps vint, le printemps de l'eau plus étrange que celui de la terre. Dans les mortes, les réseaux d'herbes fluviales se couvrirent d'une mousse de fleurs blanches. Des hochequeues s'y posaient; les carpes venaient frotter sur les pierres leurs ventres gonflés d'œufs. Leurs nageoires émergeaient des eaux parmi les galets.

Nous étions couchés au bord d'une mare. La poupée, à nos côtés, assistait à nos jeux, ayant dans ses yeux d'émail une froideur dédaigneuse.

Un frêne ombrageait les eaux. Un rai de soleil traversant la nappe noire, mordora soudain le fond de feuilles qui prit l'éclat chaud du bronze. Alors les eaux s'animèrent d'un pullulement prodigieux. Des hydrophiles bruns plongeaient, emportant dans leurs pattes une bulle d'air qui les revêtait d'un corselet d'argent. Des larves visqueuses allongeaient leur corps mou sur les feuilles de nénuphar. Chaque brin de roseau était la maison d'un insecte, qui sortait sa tête garnie de crochets. Toute cette vie grouillante remuait doucement sous le soleil. Alors il nous sembla que les bêtes montaient, promenaient sur nos jambes la froideur de leur contact : un sursaut d'horreur nous jeta galopant dans la prairie.

Nous allions jouer souvent dans le cimetière des bateaux.

Ils étaient échoués sur la berge vaseuse, parmi des ancres rouillées et des débris de cabestan. Leurs tôles se gondolaient sous la chaleur, et le goudron des coques se délayait au fil de l'eau.

Il faisait bon se blottir dans les roufs d'arrière, fermer les yeux, entendre le bruissement de l'eau contre les planches, et rêver de voyages, de pirates, d'aventures. De merveilleuses inventions passaient par nos cerveaux.

Un vieux marinier gardait le bateau des entreprises des maraudeurs. Il était perclus de rhumatismes et on l'employait par charité.

Il veillait jalousement sur *la Mouette*, le remorqueur qu'il avait piloté pendant des années, et il s'attristait de le voir inutile. C'était un beau bateau, à l'étrave tranchante, à la coque effilée, ayant dans sa membrure un

aspect de force à la fois souple et robuste. L'eau avait envahi sa cale, et il se couchait sur le flanc, parmi les roseaux.

Le vieux le plaignait longuement, avec des hochements de tête, et il avait beau fourbir les cuivres et laver le pont à l'eau courante, la mort planait sur le bateau, une mort ignominieuse, dans la vase.

Un jour, un ordre vint de l'entrepreneur, et *la Mouette,* remise à neuf, vit de nouveau, après des années de repos sans gloire, sa cheminée fumer.

Un frémissement de vie parcourait sa membrure; la quille vibrait tandis que l'hélice soulevait de gros bouillons. Avec un meuglement de la sirène, pareil au hennissement d'un cheval qui s'ébroue, *la Mouette* gagna le large.

Blottis à l'avant, parmi des paquets de cordages, nous nous taisions, cherchant à passer inaperçus et ravis de notre escapade.

La sirène hurlait, jetant sur le fleuve son cri enivré d'espace. Les chalands s'écartaient; le fleuve s'ouvrait comme une mer et la houle puissante, que nous soulevions derrière nous, détachait le long des berges des mottes de gazon, qui tombaient lourdement dans l'eau.

Et le vieux, tenant la roue du gouvernail, savourait la douceur de cette résurrection.

Autour de nous, les aspects du pays se déroulaient comme un décor; des maisonnettes d'éclusiers mettaient la tache de leurs toits rouges sur le fond vert des prairies; des combes forestières s'ouvraient, laissant errer sur leurs pentes la fumée bleue d'un feu de bûcherons.

Le retour fut triste, dans la nuit noire...

Amarine allait partir, les travaux étaient terminés. En vain le père, pour plaisanter, m'avait offert de m'emmener dans la cabine flottante, voulant faire de moi un bon marinier.

Amarine dit, me voyant triste de la séparation prochaine :

— Laisse-moi faire, j'ai mon idée.

Toute la famille dînait dans la petite cour donnant sur les jardins, quand la porte s'entr'ouvrit, donnant passage à la fillette.

Elle s'avançait, sérieuse, un pli d'inquiétude barrant son front. Toute sa petite personne exhalait un parfum de sauvagerie.

Elle tendit à mon père une tirelire de porcelaine, où sonnaillaient des gros sous.

— Voilà, dit-elle, d'un ton résolu. Je viens acheter votre petit garçon.

Colin Michelot

Colin Michelot leva sa faulx en l'air et déclara solennellement :

— Les curés, n'en faut plus.

Puis il prit la *rafilote* et la promena sur la lame d'acier qui doucement susurrait, comme une couleuvre fuyant dans les pierrailles.

Au même instant passa le curé Louis.

Il marchait d'un bon pas qui sonnait sur la route, tandis que sa soutane retroussée et claquant au vent laissait voir sa cheville forte, son jarret musclé d'homme bien nourri.

— Couac! cria Colin Michelot.

Sa voix sonnait dans le silence des campagnes : un vrai *crâ,* criant de misère, sur la haute branche d'un peuplier.

Et le curé continua son chemin, tendant le dos sous la huée et serrant son parapluie dans son poing.

***

Un drôle d'homme, ce Colin Michelot. Une pluie de soleil, tamisée par les trous de son chapeau de jonc, criblait sa face d'ivrogne, sa barbe jaune, aux poils de chiendent. Il clignait de l'œil et riait du nez, un large nez sensuel aux narines dilatées, flairant toujours quelque aubaine. Passeur, cantonnier, appariteur, c'était l'homme de confiance du maire; le reste du temps, il buvait la goutte et détestait les curés.

Il les haïssait d'une haine sauvage, instinctive, qui lui faisait pousser des coups de gueule sur leur passage et lui valait une réputation dans le pays.

A l'auberge de la mère Marie, on formait cercle autour de lui, quand il racontait les « goguenettes des vobiscum ».

Sacré Colin! il aurait fait rire un tas de cailloux. Les joueurs de bourre lui assénaient sur le dos des horions d'enthousiasme.

***

Une amitié avait grandi entre nous.

Il avait beau me prodiguer les brocards, m'appeler Frise-Poulet, Plume-Patte et Riquiqui, je lui savais gré

de sa tendresse injurieuse, et tout éclaboussé des éclats de sa verve, je me secouais joyeusement. J'ai su depuis qu'il avait appris ces appellations pittoresques des queues-rouges de la foire, et s'il a perdu mon estime comme inventeur de vocables, je ne lui garde pas rancune. Pauvre Colin! Assis sur sa barque de passeur, à l'heure où le hèlement des faucheurs courait sur la rivière, il me montrait l'endroit où remontent les bancs de grimilles, les perches goujonnées qui ont dans les nageoires un arc-en-ciel.

Il m'emmenait aussi dans les bois.

Grâce à lui, je distinguai rapidement les bruits de la forêt, le piétinement du hérisson, le glapissement du renard sonnant au fond du crépuscule. Perdu dans la houle des feuilles, il m'apprenait les essences d'arbres, me révélant leurs vertus, l'érable bon pour les menuisiers, le tremble dont les éclats servent à faire des râteaux. Dans la solitude des clairières, trempés de rosée, les bouleaux fins frissonnaient. Nous cueillions les sorbes et dénichions les étourneaux. Que de fois, couchés au bord des mares que le soleil couchant ensanglantait, nous restions sans bouger parmi les joncs vaseux, et Colin imitait le cri menu de la souris, jusqu'au moment où les chouettes venaient frôler nos fronts de leurs ailes ouatées!

*
* *

Colin me dit, ce jour-là :

— Je vas te faire une *tendue*.

Quelle joie! Nous allons couper dans le bois les pousses de cornouiller flexibles, qui servent à faire les sauterelles, les pièges où l'on prend les oiseaux.

Nous traversons les chènevières. Les chanvres verts montent autour de nous, comme une forêt. Des souffles ardents passent au ras des terres calcinées. Les abeilles se pressent à la porte de leur ruche en un tourbillon d'ailes fauves. Autour des dômes de paille tressée flotte un bourdonnement d'angoisse.

— Écoute, dit Colin, qui lève le doigt.

Un sourd grondement ébranle les profondeurs du ciel.

Il ajoute :

— Le tambour des Suisses !

Comme nous arrivons au Fond de Chandeleure, l'orage éclate. Une trombe s'abat sur la forêt, criblant les feuilles de son crépitement. Sous le cinglement des lanières, les grands hêtres disparaissent, noyés dans une poussière d'eau. Sur les talus, des limaces rampent, laissant derrière elles une trace argentée. J'écoute le chant de la pluie et le rigolage des ruisseaux, qui entraînent des cailloux, le long des pentes.

L'averse cesse, la forêt s'égoutte, exhalant une rumeur de vie ardente, sous le soleil...

Colin Michelot pénétrait dans les fourrés, me traînant à sa suite. Il en ressortait pliant sous sa charge de cornouillers. Sa culotte de toile collait à ses jambes ; nos chaussures, à chaque pas, faisaient entendre une sorte de glouglou.

On vint s'installer au-dessus des trous de Saint-Reine.

A deux pas, s'ouvrait un précipice, la falaise de calcaire rougeâtre tombait à pic, et des vaches qui pâturaient au fond de la vallée, apparaissaient minuscules, comme des jouets d'enfant.

Jambe de ci, jambe de là, Colin Michelot tailla ses raquettes.

Il se servait de son couteau, dont le manche de corne était constellé de clous de cuivre, un outil prodigieux qui me surprenait par la diversité de ses usages. Colin sifflotait, perçait les trous et taillait les encoches, où viennent s'appuyer les cabillotes, les chevilles de bois léger qui sont un perchoir décevant pour les pattes des mésanges et des rouges-gorges.

Soudain Colin sursauta :

— Gare-toi, petiot.

Une vipère géante se dressait, déroulait ses anneaux sur la pierre chaude.

Elle sifflait et montrait ses crocs.

Colin leva une badine de cornouiller et marcha sur la bête, prêt à lui briser les reins. Le pied lui glissa, il battit l'air, et le précipice l'engloutit.

Je fermai les yeux.

Puis je me jetai à plat ventre et coulai un regard vers les profondeurs vertigineuses, m'attendant à voir son cadavre écrasé sur la pierre. Un éclat de rire monta du gouffre. Vingt mètres plus bas, Colin reposait mollement dans un réseau de clématite, qui l'avait reçu dans sa chute.

Le bougre se balançait comme dans un hamac.

Puis il remonta, se frottant l'échine que les angles des rocs avaient meurtrie.

Nous revînmes au village. Chemin faisant, Colin arrêtait les faucheurs et leur racontait son histoire; il concluait :

— Sans la bonne Vierge, j'étais un homme mort !

passage d'automne

Comme un Faune ivre de raisin, Colin Michelot émergea d'un fourré de vignes sauvages; les larges feuilles rouges enguirlandaient son torse et se collaient sur sa trogne, trempée de rosée. Le petit bois des Quatre-Vents arrondissait ses masses de verdure sous le brouillard, un brouillard blanc d'octobre où le soleil déjà haut allumait des transparences rosées.

L'oreille tendue, les yeux écarquillés, Colin dit mystérieusement :

— Écoute.

Un son arriva dans le vent, un son triste et léger, plus triste que la plainte du vent s'engouffrant dans les granges, et qui s'enflait par intervalles.

Colin ajouta :

— Passage d'automne.

Dans les profondeurs de la brume, une nuée grisâtre se déploya; elle oscilla quelque temps à la cime du petit bois, puis soudain elle s'égrena en un vol de petits oiseaux qui s'abattirent sur les saules.

Et le bois, le bois profond se peuplait de sautillements. Des mésanges filaient ébouriffées, dans un tournoiement de plumes bleues. On distinguait la mélopée monotone des tarins et les notes vibrantes du rouge-gorge.

Colin chuchota à mon oreille :

— Bouge pas, la journée sera bonne.

Cric, crac. A la lisière du petit bois, trempée de soleil et de rosée, les cabillotes se détendaient, partaient d'un

bond, comme les sauterelles dans les seigles. Chaque raquette retenait un oiseau, la patte prise, saignante parfois, et son œil nous regardait, minuscule point de jais où palpitait une angoisse immense.

Jusqu'à midi, les cabillotes sautèrent.

Alors Colin Michelot commença sa tournée. Il cueillait les « petites bêtes » : mésanges qui becquetaient sa main vaillamment, rouges-gorges teints du sang de Notre-Seigneur, roitelets guère plus gros que des hannetons quand ils seraient plumés. Il en faisait un chapelet qu'il glissait dans sa gibecière.

Pour les achever, il usait d'un procédé cruel. Il appuyait son large pouce sur le bréchet, l'os tranchant des petites poitrines, et l'écrasait. Alors les pattes se crispaient, les becs s'ouvraient, les yeux se renversaient, tandis qu'une mince membrane descendait sur les minuscules points de jais, autrefois brillants.

J'avais envie de l'appeler méchant, mais je n'osais pas, retenu par le respect qu'on doit aux grandes personnes.

Je pris les devants.

Vers l'orée du bois une raquette avait capturé un merle. Il se débattait, froissant son aile lustrée au bois du cornouiller, et m'étant approché, je vis que sa patte était intacte, le piège manquant de ressort. Alors je pris le pauvre oiseau avec des précautions infinies, j'ouvris les mains et je lui donnai la volée.

Il troua la voûte verte comme une balle. Quand je me retournai j'aperçus Colin, qui me regardait, les yeux pleins de stupeur, tendant le cou, et ne comprenant pas.

la maison d'école

Ma mère me prit par la main et me conduisit à l'école.

J'ai eu le bonheur d'aller à l'école primaire, à l'école de mon village. Elle ne ressemblait pas aux bâtisses maussades qu'on voit dans les grandes villes, dont les fenêtres sont garnies de carreaux dépolis, et dont les cours sont pareilles à des préaux de prison. Il s'en échappe des murmures de voix et des chants résignés, qui disent la mélancolie de l'enfance étouffée entre quatre murs, et ces cages sont vilaines, car on y apprend à méconnaître la vie. Mais pour mes enfants, pour les petits enfants de France, je ne souhaiterais pas d'autre lieu d'apprentissage que mon école.

C'est qu'elle était installée au milieu des champs, au milieu des bruits rustiques, au milieu des odeurs printanières, comme une ruche.

La vie de l'air l'entourait largement.

C'était une grande salle au premier étage de la maison commune, ouverte sur les marronniers de la place. Par moments, on voyait la voile brune d'un chaland glissant au ras des toits, et quand on rentrait les foins, les larges voitures frôlaient les murailles, cahotant les faucheurs et les faneuses qui, couchés sur la masse odorante, nous faisaient des signes d'amitié au passage.

L'hiver, quand on célébrait des mariages, le maître s'absentait un instant, et nous remettait à la surveillance d'un moniteur. Grand émoi : la mariée, blanche dans sa

robe de noce, s'arrêtait, et regardant par la porte vitrée, nous souriait.

Mais le maître surtout était si amusant! Quel brave homme que monsieur Pierson! Figurez-vous un vieillard d'une soixantaine d'années, à la fois triste et doux, pourchassé impitoyablement pour ses opinions républicaines, et qui avait gardé de ces persécutions, avec une foi intacte, une âme ingénue et farouche. Sans ombre de rancune, avec la plus divine inconscience, il faisait de nous des hommes à la Plutarque, des fils de cette Révolution qu'il ne cessait d'exalter dans ses récits. Il nous enseignait l'histoire de France à sa manière, tirant des événements des leçons de civisme, nous rappelant que les rois avaient été des débauchés, et les prêtres des imposteurs. Monsieur Pierson sciait lui-même son bois, pêchait à la ligne et cultivait des asperges, mais il concevait l'histoire à la façon de Michelet. Il tirait de cette notion des effets merveilleux; et quand il nous parlait du vieux Jacques, du Jacques Bonhomme levant sa face terreuse qu'illuminait le reflet des incendies, quand il nous le montrait marchant du fond de l'histoire et prenant sa cognée pour émonder l'injustice, alors nos tempes s'auréolaient de cette foi qui fait les croyants et les martyrs.

Je me rappelle une explication de Lafontaine dont la tranquille invraisemblance aurait déconcerté toute critique. On lisait *les Animaux malades de la Peste*, et monsieur Pierson commentait. Alors défilaient les animaux de haut rang, chamarrés de dignités, le lion avouant ses fautes, avec fierté, ainsi qu'il sied à un roi, le renard bon courtisan, bref toute la féodalité. Quand venait le tour de l'âne, le pelé, le galeux, un frémissement

d'indignation et de pitié nous soulevait sur nos bancs. Les âmes d'enfants sont des mondes où les moindres paroles soulèvent de retentissants échos. Nous la connaissions tous cette pauvre bourrique, pour l'avoir vue malmenée par le père Lexis, un pauvre âne aux dents jaunes, à la peau usée, aux oreilles pendant comme des loques, et qui tirait de ses flancs caverneux un braiement d'épouvante, quand le vieux martelait son échine à coups de bâton. Et voilà que la bourrique prenait une grandeur symbolique, qu'elle dressait, à la cime des temps, sa croupe anguleuse. Elle portait depuis le passé le fardeau d'injustice, image du peuple dont elle avait l'entêtement et la résignation.

Pourtant, monsieur Pierson était un magister, un pauvre bonhomme mélancolique, à la barbe jaunâtre, gardant sur sa face la trace de longs ennuis. Son nez était fleuri de bourgeons, car il aimait le vin; sorti de sa chaire, il cultivait simplement son jardin, mettant sa gloire à faire pousser des « magnum bonum », sorte de pommes de terre monstrueuses, et à prendre les chevesnes, dans les remous.

La vie lui avait été dure, car elle ne lui avait pas ménagé non pas les catastrophes qui haussent un caractère et l'incitent à la fierté, mais les vexations et les humiliations qui usent un homme en l'aplatissant. Il avait dû « ravaler bien des affronts », comme on dit en Lorraine, et faire toute sorte de besognes pour nourrir sa famille. Il avait chanté au lutrin, sonné les cloches, et s'était levé si matin pour tenir les écritures de la mairie, qu'il s'endormait parfois dans sa classe. Sa pauvre tête grisonnante retombait sur sa poitrine, avec une sorte de déclanchement lamen-

table. Mais rien n'avait altéré la foi profonde qu'il avait dans la vertu de l'instruction. Quand il avait prononcé solennellement ces mots, si l'un de nous faisait preuve d'une intelligence déliée : « encore un qui ne portera pas la hotte », l'éloge n'avait pas de prix. Ainsi cet humble contribuait, pour sa part, à entretenir cette montée de sève qui vivifie les démocraties, qui épanouit la substance puisée dans le sol en vigoureuses frondaisons. Son expérience de la vie se résumait dans des aphorismes, des sentences, qui débordaient intarissablement dans sa conversation, car c'était un sage d'une espèce supérieure, je veux dire ignorant sa sagesse, et de lui, à bien plus juste titre que de l'orateur ancien, on aurait pu dire que la douce persuasion était assise sur ses lèvres.

Il avait des traits que j'ai retrouvés chez d'autres instituteurs. Il parlait des beautés du système métrique comme un croyant parle de son Dieu. L'école était bien pauvre, mais il caressait un rêve longuement poursuivi : installer dans une armoire un *compendium*, c'est-à-dire un assemblage de tous les poids et de toutes les mesures, montrant dans un bel ordre leurs étains et leurs cuivres; et ce mot que nous ne comprenions pas prenait une ampleur! Pendant les vacances il s'enfermait dans la classe et décorait les murs de grandes cartes peintes à la fresque dont les couleurs claires égayaient la rentrée. Il les peignait avec une application enivrée. Tout s'y trouvait; la mer bordait les côtes de son ondulation bleue mourant en teintes fondues, les monts se dressaient en chaînes de bistre, et des trains minuscules s'engouffraient dans les tunnels. Il fallait voir monsieur Pierson dénombrant les beautés de notre pays, tenant en main la gaule de coudrier

dont il menaçait nos épaules, et qui ne servait qu'à des usages pacifiques.

. . . . . .

Pauvre vieux maître : de chaires illustres, j'ai entendu tomber des paroles éloquentes. Mais rien ne m'émeut davantage que de me rappeler le son de votre voix aux rudes inflexions lorraines.

petit brinquin

Il faut avoir entendu les mères de chez nous adresser ce vocable à leurs enfants, pour savoir ce qu'il contient de tendresse injurieuse !

Petit brinquin. — Il évoque toute mon enfance, ce mot dont la rusticité s'harmonise avec les façades crépies à la chaux et les poutrelles des toits où nichent les hirondelles !

Petit brinquin. — La mère entraîne le marmot qui se débat et jette un regard navré sur les jeux des camarades. Et les petits sabots claquent sur le pavé.

Adieu, *petit brinquin.* — Quand je retourne au pays, parmi tant d'ombres silencieuses dont le glissement peuple la rue sous les sureaux en fleurs, parmi tant d'oubliés et tant de morts, c'est ton fantôme que je poursuis, petit être naïf et charmant.

J'ai peiné à te retrouver, ô le meilleur de tous mes morts !

Suprême leçon de l'expérience ! Sagesse maternelle qui nous rudoie, nous maltraite, et trouve d'indicibles sourires pour consoler nos pleurs ! Soyons comme des enfants aux mains de la Vie.

ÉMILE MOSELLY

Je sais que je ferai un gros plaisir à notre collaborateur Émile Moselly en annonçant *ici même, en fin d'un cahier qui est sien, une revue où il a mis beaucoup de son cœur et où il met beaucoup de son travail, une revue à laquelle s'intéressent un très grand nombre de Lorrains :*

La Revue ***Le Pays Lorrain,*** essai de revue régionale, publie tout ce qui, dans les branches diverses, peut intéresser notre province et servir les idées de décentralisation. Elle voudrait mieux faire connaître leur pays aux Lorrains en leur rappelant son histoire et ses traditions, signaler toutes les manifestations artistiques et littéraires de la vie locale, développer l'amour de la petite patrie qui fait mieux chérir la grande.

En indiquant qu'elle entend *rigoureusement s'abstenir de toute politique*, elle fait appel à la collaboration de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre région.

Les nombreux collaborateurs qui ont répondu à notre appel ont su, croyons-nous, faire de notre Revue une publication intéressante, bien locale, et que nulle part ailleurs on ne trouverait pour un prix aussi modique. De jour en jour le nombre de nos abonnés a augmenté et il est presque arrivé aujourd'hui au chiffre de neuf cents.

Collaborateurs du « Pays Lorrain »

Dr Henri Aimé, E. Ambroise, Alfred Antoine, René d'Avril, Em. Badel, Fernand Baldenne, Baptiste, H. Bardy, Maurice Barrès, E. Beauguitte, Charles Berlet, Bouilly, E. Bour, Félix Bouvier, Pierre Boyé, P. Braun, Ch.-S. Brentano, A. Cabasse, Tatan Catiche, George Chepfer, Albert Cim, Albert Collignon, Paul Damien, L. Davillé, J.-E. Delluc, E. Duvernoy, Fagus, J. Favier, D. Ferry, G. Flayeux, Fourier de Bacourt, J. Frœlich, G. Garnier, Louis Géhin, L. Germain, L. Gilbert, Ch. Guérin, Ch.

Guyot, P. Helle, Chan Heurlin, E. Hinzelin, J. Houot, Jean Jullien, F. Houzelle, René Joffroy, M. Knecht, Émile Krantz, H. de La Renommière, C. Lalance, L. Lévêque, E. de l'Escale-Darnault, Ch. Maire, H. Maire, Remy Marin, Alcide Marot, Eugène Martin, H. Mengin, Paul Merlin, A. Mézières, P. Moret, Émile Moselly, L. Mundviller, Jeson Muneïe, Émile Nicolas, Robert Parisot, M. Payard, A. Pelingre, Percival, René Perrout, Chr. Pfister, abbé Pierfitte, M. Pottecher, H. Poulet, B. Puton, Jean de Raon, Adr. Recouvreur, Charles Sadoul, H. Scheffler, Simpol, E. Stofflet, André Theuriet, Paul Thiaucourt, L. Thirion, Léon Tonnelier, Jacques Turbin, Gaston Varenne, Dr J. Voinot, Lucien Wiener, R. Xardel, etc.

Collaborateurs artistiques

Léon Barotte, Henri Bergé, V. de Bouillé, E. Chepfer, Pierre Claudin, G. Demeufve, O. Fischer, E. Friant, Camille Gauthier, H. Grosjean, Jacques Gruber, L. Hestaux, Albert Larteau, A. Lévy, E. Lombard, Paul Nicolas, Charles Peccatte, Victor Prouvé, Adrien Recouvreur, E. des Robert, Ch. Spindler, A. Uriot, G. Varenne, R. Wiéner, etc.

LA REVUE LORRAINE ILLUSTRÉE

paraît en fascicules trimestriels de 40 à 48 pages grand in-4° raisin, avec 5 planches hors texte (eaux-fortes, héliogravures, planches en couleurs, phototypies, etc.). Cette revue de grand luxe malgré le prix minime de son abonnement, imprimée sur papier fabriqué spécialement, forme un beau volume de plus de 200 pages.

Ceux de nos abonnés, Lorrains et autres, qui voudraient s'abonner au Pays Lorrain *et à* la Revue Lorraine illustrée *n'auront qu'à nous faire passer ces ordres à M. André Bourgeois à la* librairie des cahiers. *Nous serons particulièrement heureux de transmettre ces abonnements, sans frais, à M. Charles Sadoul à Nancy.*

Il a été tiré de ce cahier douze exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

neuf exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 9 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette neuvième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième ou de la septième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les seize cahiers parus de cette huitième série.

Pour s'abonner à la neuvième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette neuvième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire.....	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman...		**cent francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1907 on peut encore avoir pour vingt francs les seize cahiers de la huitième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1908 la huitième série complète, s'il en reste encore à cette date, se vendra trente-six francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine.. 5

Charles Péguy. — *Note du gérant* 7

DU MÊME AUTEUR en vente à la *librairie des cahiers* 9

ÉMILE MOSELLY. — *le rouet d'ivoire* 11

ENFANCES LORRAINES 13

à mon maître 15

Émile Moselly. — « *Quand je déposai* 17

le rouet d'ivoire 19

la cheminée lorraine 21
première désillusion 23
fantasmagorie 25
un grand voyage 27
récit de guerre 30
le sac de sorbes 34
une histoire de revenants 38
nuit de Noël 43
l'eau de Pagney 44
quelques visiteurs 47
l'hôte muet 51

la joie 55
l'église 58
premier maître 62
nuits lorraines 71
parrain 78
le Conte du Beau Temps 82
deux vieux 88
Bonne dame 92
la Babette 100
la vie de l'eau 111
Colin Michelot 118
passage d'automne 123
la maison d'école 125
petit brinquin 129

Le Pays Lorrain et *la Revue Lorraine illustrée* ... 131

Il a été tiré de ce cahier 135

Pour savoir ce que sont 137

Nos Cahiers sont édités 139

Table de ce cahier 143

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce quatrième cahier et pour douze exemplaires sur whatman le mardi 12 novembre 1907.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 2118

144

AP
20
C15
sér.9
no 4

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH
CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY